00042371

JAC
Fo 913.597
Ber/Anc
42371

B. B. R. A. S.
J. M. F.

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from
Dr. Devangana J. Desai
on 14 February, 2019

L'ANCIEN ROYAUME DE CAMPĀ,

DANS L'INDO-CHINE,

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

PARIS,

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

RUE BONAPARTE, N° 28.

L'ANCIEN ROYAUME DE CAMPĀ,

DANS L'INDO-CHINE,

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS,

PAR

ABEL BERGAIGNE.

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.

42371

PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXVIII.

JJ 0-38

JAC
Fr 913.597
Bes/Anc
42371

L'ANCIEN ROYAUME DE CAMPĀ[1],

DANS L'INDO-CHINE,

D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.

M. Aymonier, après avoir relevé aussi complètement que possible les inscriptions du Cambodge, avait commencé à rechercher aussi les monuments épigraphiques de l'ancien royaume de Campā, voisin de l'empire khmer. Les événements politiques l'ont empêché de mener à bonne fin cette seconde tâche comme la première, et on ne saurait prévoir encore quand elle pourra être achevée, soit par lui, soit par quelque autre explorateur. Mais les inscriptions qu'il a recueillies dans la partie méridionale de l'Annam actuel, c'est-à-dire dans le Binh Thuân, le Khanh Hoa, le Phu Yen et le Binh Dinh, offrent déjà un ensemble de données très intéressantes qu'il

[1] Prononcez *Tchampā*.

paraît utile, non seulement de publier, mais de coordonner en une esquisse historique.

Le peuple auquel un usage européen assez mal justifié [1] applique le nom d'annamite n'a pas toujours occupé les territoires où nous le trouvons aujourd'hui établi. Originaire du Tonkin, où il a passé par des phases diverses de sujétion à la Chine et d'indépendance plus ou moins complète, il est descendu le long de la côte orientale de l'Indo-Chine, étendant ses domaines aux dépens d'un autre peuple qu'il a fini par subjuguer entièrement, et substituant la civilisation chinoise à une civilisation toute différente. Cet autre peuple était le peuple tcham réduit de nos jours à une centaine de mille individus dans le Binh Thuân et le Cambodge [2], et la civilisation qui a succombé avec lui était une civilisation indienne.

L'empire tcham s'appelait d'un nom dont l'orthographe sanscrite est *campā*. C'est sous ce nom qu'il était connu déjà de notre moyen âge européen, grâce aux récits de Marco Polo, sur « la grant contrée de Cyamba » [3]. Il était désigné anciennement dans les annales chinoises par le terme de Tchen

[1] Voir les observations de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1885, p. 360 et suivantes.

[2] Voir la lettre de M. Aymonier sur son voyage dans le Binh Thuân, dans *Cochinchine française, Excursions et reconnaissances*, 1885, p. 7 du tirage à part.

[3] Ou *Ciampa*. Voir *Le Livre de Marco Polo*, publié par Pauthier, II, p. 552.

Tching [1], dont les Européens ont fait Cochinchine, et qui continua d'être appliqué au même pays [2] quand il eut été absorbé par l'Annam, formant désormais la partie méridionale de cet empire dont la partie septentrionale était le Tonkin. Dans les annales annamites, il paraît porter le nom de *Chiêm Thanh* [3].

Une esquisse de l'histoire de Tchen Tching, d'après les annales chinoises, avait été publiée dès le XVIII[e] siècle par le P. Gaubil, sous le titre de *Notice historique sur la Cochinchine*, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, et insérée ensuite dans l'*Histoire générale de la Chine*, du P. de Mailla [4]. Une liste de

[1] Tous les auteurs qui ont écrit sur le sujet paraissent d'accord sur ce point. Voir Pauthier, *loco cit.*; Yule, *The Book of ser Marco Polo*, 2[e] éd., II, p. 250, en note; l'abbé Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge*, p. 234 et *passim*, etc. L'atlas joint aux *Tableaux historiques de l'Asie*, par Klaproth, distingue, il est vrai, à partir de la carte 22, le Tchen Tching du *Dziamba* (confondu sur les précédentes avec le « Tchinla d'eau »), aussi bien que du Tonkin. Cette triple division paraît en effet justifiée, mais seulement pour une époque bien postérieure à 1290, qui est celle de la carte en question. Ce n'est que vers la fin du XV[e] siècle que le royaume de Campā fut démembré au profit du Tonkin, et c'est plus tard encore, au commencement du XVII[e], que les pays conquis furent temporairement détachés du Tonkin sous des rois indépendants, appelés rois de Tchen Tching. Voir Bouillevaux, *loco cit.*, p. 288 et 324; *Annales de l'Extrême Orient*, avril 1881, p. 304. Cf. d'ailleurs plus bas, p. 34-35 et 40.

[2] Ou aux parties de ce pays successivement conquises. Voir la note précédente.

[3] Voir Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge*, p. 216; *Annales de l'Extrême Orient*, septembre 1880, p. 79. Cf. plus bas, p. 62 et 63.

[4] Tome XII, publié par Le Roux des Hautesrayes, après la page 196.

rois de Tchen Tching se trouve aussi dans l'*Histoire générale des Huns*, de Deguignes [1]. D'un autre côté, les annales annamites fournissent d'importantes données pour l'histoire de Chiêm Tanh, comme on peut le voir dans le livre de M. l'abbé Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge*, et dans les articles que le même auteur a donnés aux *Annales de l'Extrême Orient* [2] sous ce titre : *Le Ciampa*. Tout récemment enfin, les inscriptions du Cambodge nous avaient montré ce dernier nom sous sa forme sanscrite Campā [3], et M. Aymonier avait constaté l'origine indienne de l'écriture tchame actuelle [4].

Les inscriptions nouvelles, où nous lisons aussi le nom du royaume et de la ville de Campā, ne confirment pas seulement, en les complétant, les indications des inscriptions du Cambodge et des annales chinoises et annamites sur les rapports des Tchams avec leurs voisins de l'ouest et du nord. Elle nous les montrent en lutte avec un quatrième peuple, les Malais. Elles nous font connaître les noms d'un grand nombre de leurs rois, depuis le III[e] siècle de

[1] Tome I, 1[re] partie, p. 172-173.

[2] Septembre et octobre 1880, p. 77 et 99; avril 1881, p. 303.

[3] Voir les citations plus bas, p. 47, note 2.

[4] *Cochinchine française, Excursions et reconnaissances*, n° X, p. 167 et suivantes. Dans cet article, M. Aymonier a donné le fac-similé, la transcription et un essai de traduction d'une inscription tchame. Cette inscription, d'après le caractère de l'écriture, doit être très moderne. Il suffira pour s'en convaincre de comparer le fac-similé de M. Aymonier à ceux que je donne dans le présent mémoire, p. 18 et 19.

notre ère environ jusqu'au xv^e^. Enfin, et surtout, elles nous font assister aux origines, à l'épanouissement complet et au déclin de cette civilisation indienne qui reste le fait capital de leur histoire.

Dans l'esquisse qu'on va lire[1], je passerai successivement en revue : 1° la langue et le style des inscriptions; 2° l'écriture; 3° les chiffres; 4° la succession des rois; 5° les données géographiques; 6° l'histoire politique; 7° les religions. Un 8^e^ paragraphe contiendra le catalogue des inscriptions : un certain nombre de ces monuments y seront, pour les raisons que j'indiquerai tout à l'heure, analysés ou transcrits en partie.

Les inscriptions seront citées d'après les numéros en chiffres arabes des estampages déposés à la Bibliothèque nationale. Les lettres qui suivront plusieurs de ces numéros désignent les différentes faces d'une même stèle ou d'un même pilier. Quand un nouveau chiffre arabe vient à la suite d'une lettre, il sert à distinguer des inscriptions différentes gravées sur une même face. Dans certains cas enfin, le chiffre arabe donnant le numéro de l'estampage est placé entre parenthèses et précédé d'un chiffre romain ; celui-ci renvoie à un fascicule des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, tome XXVII, qui va être mis sous presse et où je

[1] J'avais donné déjà quelques indications générales sur le contenu des inscriptions de Campā dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1885, p. 356-357. Voir aussi le même recueil, 1887, p. 305.

publie celles de nos inscriptions qui sont purement sanscrites.

I

LANGUE ET STYLE DES INSCRIPTIONS.

Les inscriptions de Campā sont rédigées, les unes en sanscrit, les autres dans une langue vulgaire que nous appellerons le tcham ancien. Un petit nombre sont partie en sanscrit, partie en tcham.

Les inscriptions sanscrites les plus anciennes sont en prose. A partir du VIII^e^ siècle çaka, ou du IX^e^ siècle de notre ère, elles sont généralement, partie en prose, partie en vers. Au Cambodge, au contraire, il n'avait été recueilli, à ma connaissance, que des inscriptions en vers.

La période des inscriptions sanscrites ne s'étend guère au delà du X^e^ siècle çaka. Plus tard on ne trouve plus en sanscrit que de simples invocations, quelquefois encore en vers, plus souvent réduites à quelques mots de prose, tels que : *oṃ namaç çivāya.*

Quelques inscriptions tchames remontent au VIII^e^ siècle çaka. Mais c'est à partir du XI^e^ siècle de la même ère que les monuments en langue vulgaire deviennent nombreux et importants, en même temps que cessent à peu près complètement les monuments en langue savante.

J'ai annoncé la publication prochaine des inscriptions sanscrites de Campā dans un fascicule des *Notices et Extraits*[1]. Mais il est à craindre que les

[1] Ce fascicule, qui comprendra en outre un certain nombre

inscriptions tchames ne soient pas publiées avant longtemps. Les difficultés sont ici plus grandes encore que pour les inscriptions khmères : car on a du moins des instruments pour l'étude du khmer moderne, tandis que le tcham, même sous sa forme actuelle, paraît n'être un peu connu que de M. Aymonier lui-même et de M. Landes, auteur d'une publication intitulée : *Contes tjamès* [1].

Les inscriptions en langue tchame nous offrent cependant bien des renseignements dès aujourd'hui utilisables, noms propres, dates, indications diverses données en termes sanscrits. Car ces textes contiennent naturellement, comme les inscriptions en langue vulgaire du Cambodge et de l'Inde propre, un certain nombre de mots empruntés à la langue savante.

Souvent même, ils en contiennent beaucoup plus. C'est ce qui m'a déterminé, non seulement à les analyser tous, mais à en transcrire plusieurs partiellement dans le catalogue qui terminera cet article. La transcription comprendra, non tous les mots sanscrits qu'on y peut lire plus ou moins sûrement, mais tous ceux qui renferment des données utiles ou qui peuvent contribuer en quelque manière à déterminer l'objet du monument.

On verra ainsi que les auteurs des inscriptions tchames ne se contentent pas d'emprunter à la

d'inscriptions du Cambodge, formera, avec celui qu'a déjà publié M. Barth, la 1re partie du tome XXVII.

[1] Textes et lexique. Saïgon, Collège des interprètes, 1886.

langue savante les termes consacrés de la religion ou plus généralement ceux dont ils n'auraient pu trouver l'équivalent dans leur propre langue. Ils la font servir à des lieux communs de rhétorique, à l'éloge des rois ou des princes dont ils relatent les libéralités pieuses. Rien de plus curieux à cet égard que les nos 408, A, 1; 389; 398, etc. On y trouve quelque chose de fort analogue à la langue kawi de Java, à cela près que le fonds indigène est du tcham au lieu d'être du javanais. C'est justement dans la période où le sanscrit *fléchi* a cessé d'être la langue officielle, et particulièrement au XIIe et au XIIIe siècle çaka, qu'il se dédommage en déversant ainsi son vocabulaire de *thèmes nus* dans le tcham des inscriptions. On peut en conclure que la culture sanscrite avait survécu à l'usage régulier de la langue dans les documents royaux[1]. A défaut de grammaire, on retrouve là parfois les subtilités les plus raffinées de la poétique indienne.

Telles sont les allitérations, poussées jusqu'au jeu de mots, qu'on remarque dans des dates exprimées en termes figurés. Car les dates des inscriptions tchames ne sont pas toujours, selon un usage à peu près constant au Cambodge pour les inscriptions en langue vulgaire, exprimées en chiffres. Un bon nombre imitent en cela encore les inscriptions sanscrites. Or, dans le n° 408, A, 1, nous trouvons la date de 1178 çaka sous cette forme que ne

[1] Vers la même époque, d'ailleurs, le sanscrit était encore régulièrement employé dans les inscriptions du Cambodge.

désavoueraient pas les autorités les plus graves de l'Alaṃkāra :

çaka... vasuvasundharādharaçaçiçaçadhara-dhara.

Un chef-d'œuvre du même genre se rencontre encore au n° 398 pour la date de 1227 çaka, c'est-à-dire au XIV^e^ siècle de notre ère.

A une époque plus ancienne pourtant, on trouve déjà des indices de barbarie dans des inscriptions où figurent, à côté de thèmes nus, des formes fléchies. Tel est le n° 401, portant la date finale de 1065 çaka[1], où cette date et plusieurs autres présentent un mélange de thèmes, de nominatifs et même de locatifs. Le n° 422 contient une prière conçue dans une sorte de sanscrit macaronique, que je publierai à titre de curiosité, sous le n° XXXIII, avec les inscriptions en vrai sanscrit.

On va voir que l'usage des dates exprimées en termes figurés mêlés à des noms de nombre s'est perpétué en Campā au moins jusqu'à l'an 1358 çaka, n° 413. Nous trouvons là de nouveau les formes fléchies mêlées aux thèmes; mais nous y trouvons de plus des barbarismes comme *triyaḥ* et *paṇca* (sic), et une orthographe approximative comme *mañgala*, non pas même par l'anusvāra, mais par

[1] Dans tout ce travail, je conserverai les dates de l'ère çaka, laissant au lecteur le soin d'ajouter 78 pour trouver la date de l'ère chrétienne (ou une date très voisine : on sait que le commencement de l'ère çaka varie de quelques années dans les différents pays).

un signe de nasalisation propre sur nos inscriptions à la langue tchame, et que nous transcrivons *m̃*. La même inscription présente des redoublements de consonnes arbitraires comme *sũnnu* et *nãmma*. Enfin l'ordre usité des termes représentant les chiffres est renversé et devient celui des chiffres eux-mêmes. On est décidément en pleine barbarie et la culture savante paraît définitivement éteinte en dépit des traces qu'elle laisse encore dans les formules épigraphiques, comme sans doute dans la langue vulgaire elle-même.

Je ne veux pas quitter ce sujet de la langue des inscriptions, et particulièrement des dates en termes figurés, sans dire un mot de quelques-uns de ces termes qui sont un peu embarrassants.

Le mot *mũrti* pourrait représenter le chiffre 8, par allusion aux huit formes de Çiva, comme le mot *tanu*, employé en effet avec cette valeur dans l'avant-dernière inscription de la stèle XXVI (407), datée de 840. On verra pourtant qu'il paraît représenter le chiffre 1, comme synonyme de *rũpa*, dans le n° 401. Il serait difficile de déterminer la valeur des termes *koça* ou *kosha* et *çodhana*, si elle ne paraissait indiquée par des séries de dates successives qu'on rencontre dans les n^os^ 401 et 398. Le premier ne signifie pas 3, comme on aurait pu le croire, par allusion aux koças de la philosophie védantique, mais très probablement 6, et le second signifie certainement 2. Celui-ci fait-il allusion aux deux plantes, l'indigo et la *tãmravallĩ*, qu'il désigne

à la fois d'après un lexicographe? Le premier implique-t-il qu'on ait compté à Campā un nombre exact de six « lexiques », comme on a compté partout six systèmes philosophiques? Quoi qu'il en soit, sa valeur paraît établie par le n° 401, et il semble naturel de la lui conserver dans ses autres emplois, moins importants d'ailleurs, puisqu'il n'y désigne que des chiffres d'unités. Enfin on rencontre une fois, au n° XXIX (409, B, 3), comme chiffre d'unités, et dans une situation tout à fait indifférente, le mot *velā*. Il ne peut guère être synonyme de *yāma* : je suppose donc qu'il est pris dans le sens de « marée » et qu'il a la valeur du chiffre 2.

II

ÉCRITURE.

L'alphabet de nos monuments est, comme ceux du Cambodge et de la Malaisie, originaire de l'Inde du sud. Mais nous l'avons ici sous des formes notablement plus anciennes que dans les autres pays de l'Extrême Orient.

Sur notre n° XX (416), il rappelle l'alphabet de Rudradāman à Girnar, à tel point que cette inscription peut passer pour l'une des plus anciennes que l'on connaisse en langue sanscrite, et qu'il paraît difficile de la faire descendre plus bas que le III^e^ siècle de notre ère[1]. Sur la plus ancienne après

[1] Voir *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-*

celle-là, XXI (4 1 5 et 4 1 5 *bis*), il a la plus grande ressemblance avec ceux des inscriptions, attribuées au V^e^ siècle, des rois de Vengī, des Pallavas et des premiers Kadambas.

De là ressortent déjà deux conclusions importantes. Premièrement, la civilisation indienne est très ancienne sur la côte orientale de l'Indo-Chine : non pas plus pourtant qu'on n'avait le droit de le croire, puisque dès le milieu du II^e^ siècle de notre ère, Ptolémée connaissait des noms géographiques indiens dans tous ces parages. Secondement, les relations entre le royaume de Campā et ceux de l'Inde du sud étaient assez fréquentes pour que l'alphabet s'y modifiât exactement de la même manière : on verra même qu'un simple appendice ornemental, un carré profondément creusé à la tête des lettres, qui paraît avoir été dans l'Inde propre une véritable *mode* dont la durée coïncide à peu près avec celle du V^e^ siècle, se retrouve dans notre n° XXI. C'est même cette observation qui donne une grande partie de leur valeur aux indications du n° XX, en écartant l'idée d'une conservation plus longue, dans ce pays éloigné, des formes archaïques de l'écriture.

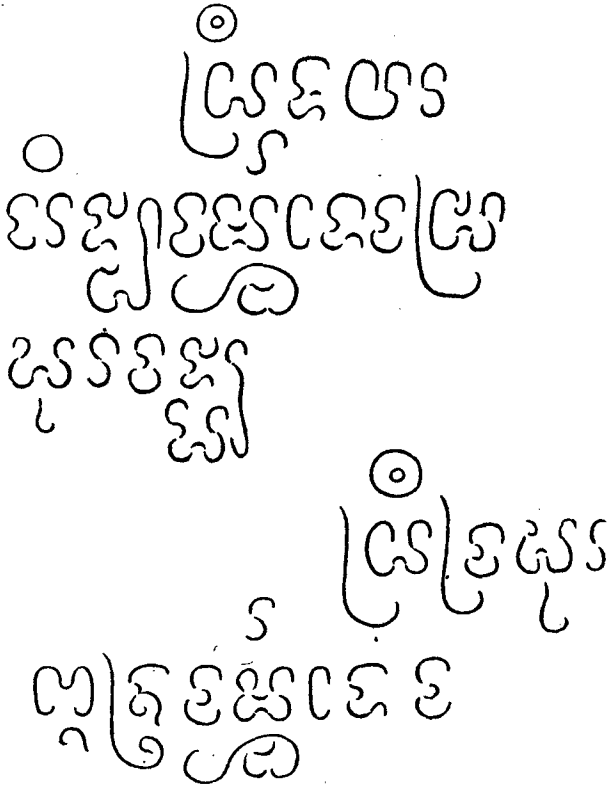
lettres, 1887, p. 305. D'après la *Notice sur la Cochinchine* du P. Gaubil (voir plus haut, p. 7 et note 4), p. 6, la fondation du royaume remonterait à l'année 263 de notre ère. Mais il me paraît extrêmement douteux que le nom de « Lin-y » désigne le royaume de Campā. La chose ne semble établie que pour le nom de Tchen Tching. Klaproth, dans l'atlas joint à ses *Tableaux de l'Asie*, identifie le Lin-y à Siam.

Les premiers monuments que nous rencontrions après ceux-là sont datés, et beaucoup moins anciens. Ils appartiennent au VIII^e^ siècle çaka. Cependant tous les caractères y sont encore aisément reconnaissables pour un lecteur au courant des écritures de l'Inde du sud. Plus tard, un certain nombre subissent des modifications plus importantes. Les fac-similés des inscriptions sanscrites, exécutés directement d'après les estampages dans les ateliers de M. Dujardin, et réunis dans un album qui accompagnera le fascicule des *Notices et Extraits*, feront connaître, avec les formes les plus anciennes, celles de leurs altérations qui sont antérieures au X^e^ siècle çaka, et même quelques autres qu'on trouvera dans les fragments sanscrits de la période postérieure. Ces fragments pourtant sont, ou trop courts, ou trop anciens encore pour nous révéler des transformations plus profondes, qu'on observe dans les inscriptions tchames.

Afin de donner une idée de ces transformations, j'ai calqué trois passages très nets de la dernière des inscriptions tchames datées, le n° 413, de 1358 çaka. Mes calques ont été reproduits par le procédé du gilotage. Ce genre de fac-similé, quoique beaucoup moins parfait, suffit pour l'objet que je me propose. Ceux-ci pourront même servir d'illustration à quelques observations générales sur la paléographie de Campā.

Je fais suivre d'une transcription les trois passages reproduits. Les deux premiers, extraits de la face

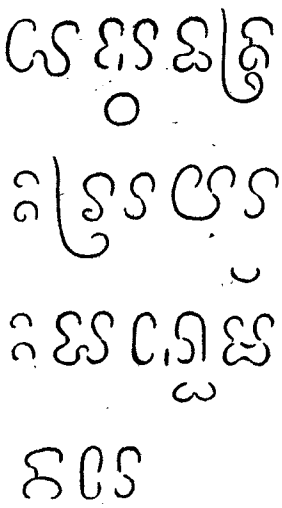
principale de la stèle, contiennent chacun le nom d'un roi[1] :



çrijayasiṅhavarmmadeva brashuvaṅsha.
çrivrashuindravarmmadeva.

[1] Le second peut-être seulement celui d'un yuvarāja. Voir p. 42.

Le troisième, extrait d'une face latérale, contient la date :



çaka candraḥ triyaḥ pañca maṁgala.

Nous n'avons pas à nous arrêter maintenant au nom de famille (*vañsha*, sic) *brashu*, reproduit ensuite sous la forme *vrasha*[1], et les fautes grossières de langue ou d'orthographe ont été relevées déjà plus haut[2].

La régularité de l'écriture contraste avec cette

[1] Voir plus bas, p. 42. Disons seulement que la lecture *b* est mise hors de doute par le n° 423, du commencement du XIII^e^ siècle çaka, où un caractère identique figure dans la formule : *oṃ namo buddhāya.*

[2] P. 13.

barbarie. C'est que Campā a eu, comme on le verra par plusieurs des fac-similés sanscrits, des lapicides aussi habiles que ceux du Cambodge [1]. Voici, soit dit en passant, comment ils procédaient. Pour donner au corps principal de la ligne un aspect plus uniforme, ils le gravaient d'abord en négligeant les signes souscrits ou suscrits, mais en marquant pourtant l'amorce des premiers quand ils devaient, comme ceux du *y*, du *p*, etc., remonter à l'intérieur de la ligne. Ils continuaient ainsi jusqu'au bout de l'inscription et commençaient seulement alors à ajouter les autres signes au-dessus et au-dessous. Le n° 398, resté inachevé, nous permet de saisir ce procédé sur le vif.

Mais si l'écriture du n° 413, en dépit des imperfections de mon fac-similé, se montre d'une régularité remarquable, elle serait en partie assez difficile à déchiffrer sans la comparaison des écritures intermédiaires qui la rattachent à un alphabet primitivement tout semblable à celui de Rudradāman.

Rien à dire des voyelles, ni du visarga, bien qu'il ait pris une ampleur extraordinaire qui, dans certaines inscriptions, le rapproche du *n*. Le signe qui surmonte le *ma*, dans *maṁgala*, n'est pas l'anusvāra, toujours marqué par un point dans les inscriptions sanscrites, et que nous transcrivons *ṃ*. Il paraît exprimer une nasalisation propre à la langue tchame, et figure dans les inscriptions tchames dès la pé-

[1] Cf. Barth, dans les *Notices et Extraits*, XXVII, 1re partie, p. 12 et 65.

riode la plus ancienne, c'est-à-dire dès le VIII^e^ siècle çaka. Ce signe est sans doute, par son origine, celui des lettres *anunāsika* dans l'écriture sanscrite. Il remplace quelquefois dans les termes sanscrits des inscriptions tchames, devant les sifflantes ou le *h*, la nasale gutturale qui, à Campā comme au Cambodge et dans les îles de la Sonde, est le substitut régulier de l'anusvāra dans cette position. Mais son emploi dans le mot *mañgala* est tout à fait abusif.

Les consonnes dont la forme ancienne, abstraction faite du fleuron unique ou double, s'est le mieux conservée, sont d'abord le *g*, le *d*, le *n;* puis le *j*, le *p*, le *m* (principal et souscrit) et le *h* (souscrit), où il faut remarquer seulement des lignes fortement ondulées[1]; enfin le *ṅ* dont la forme est, comme toujours, liée à celle du *j*, mais qui, au lieu d'en différer seulement par l'absence du trait médial, s'en distingue encore par l'addition d'un trait supérieur.

La tendance à faire onduler les lignes, par exemple le trait inférieur du *p*[2], s'est manifestée de bonne heure et dès le VIII^e^ siècle çaka. Le trait distinctif du *ṅ* est plus moderne. Ce fut d'abord une inflexion commune au *j* et au *ṅ*, qu'on trouve par exemple dans le n° 409, A, 1, daté de 1006. La plus ancienne inscription datée après celle-là (401, de 1065) est la

[1] Le *r*, qui ne figure pas dans notre fac-similé, est formé, aux basses époques, d'une seule ligne également ondulée.

[2] Le trait de gauche était infléchi dès les inscriptions les plus anciennes, comme il l'est déjà sur l'inscription de Rudradāman à Girnar.

première qui la réserve au *ṅ*, en la développant davantage.

Le *v* est méconnaissable. Cependant, si l'on fait abstraction du fleuron, on comprend qu'après avoir eu, comme dans beaucoup d'écritures indiennes, une forme à peu près circulaire, il se soit creusé (à gauche), selon une tendance générale aux écritures de Campā : cette première modification est surtout sensible à partir du n° 401, de 1065. Il ne lui restait plus qu'à s'ouvrir à droite, ce qu'on observe déjà dans le n° 408, A, 1, renfermant la date de 1178. Toutefois l'ouverture est ici beaucoup plus large, et le trait caractéristique du *v* est réduit presque à former le pendant du fleuron supérieur, de façon à rappeler la forme ancienne du *ṅ*. — C'est également en s'ouvrant, quoique moins largement, à droite, que le *c* a essentiellement altéré une forme qu'il avait prise dès le VIII^e^ siècle çaka[1]. — Enfin c'est encore une modification analogue, combinée avec l'ondulation et le creusement de plus en plus exagéré des lignes, qu'on observe dans le *b*. Ici toutefois, et contrairement à la tendance générale, le trait de gauche qui, très anciennement, était légèrement creusé en dedans, est devenu convexe : la forme du *b* a été visiblement accommodée à la forme, bien plus altérée d'ailleurs, du *ç*, dont elle

[1] Le *dh*, qui ne figure pas dans notre fac-similé, s'est aussi ouvert à droite, à peu près en même temps que le *v* et le *c*; on le confond aisément avec la seconde de ces lettres, et quelquefois même avec la première.

ne diffère plus que par un trait analogue à celui qui distingue actuellement le *ṅ* du *j;* elle se rencontre pour la première fois dans le n° 423, appartenant au commencement du XIII^e^ siècle çaka[1].

La tendance à désarticuler les caractères se manifeste encore dans le *y*, d'ailleurs aisément reconnaissable, et dans le *l*, dont le triple trait, anciennement continu, comme dans les inscriptions du Cambodge, et assez analogue, sauf la courbure, à notre N, a été interrompu par le milieu dès le VIII^e^ siècle çaka : la lacune, d'abord presque imperceptible, a toujours été s'élargissant jusqu'à ce que les deux fragments aient cessé même, comme dans notre exemple, de suivre la même direction. — De même encore, dès le VIII^e^ siècle çaka, on voit le trait de gauche du *s* se détacher en emportant avec lui la partie supérieure du jambage adjacent. — Dans le *ṇ*, qui remplace ici abusivement le *ñ* et qui n'a cette forme que depuis le n° 408, A, 1 (1178), l'interruption d'un des deux traits médiaux[2] est double, et l'aspect général a complètement changé, le petit trait vertical rappelant celui du *k*.

Sur le *k* lui-même, nous avons encore à faire une remarque du même genre. La courbe primitive y a été interrompue par le haut. Mais en revanche les deux fleurons se sont presque combinés avec les deux segments de la courbe. On suit aisément d'âge en

[1] Voir plus haut, p. 19, note 1.

[2] Cf. le *ṇ* du Cambodge.

âge les modifications qui ont abouti tardivement à cette forme[1].

La transformation a été plus complète encore et, en outre, beaucoup plus prompte dans le *ç;* mais elle s'est faite à peu près de la même manière. Dès la dernière inscription de la stèle XXVI (407), datée de 887[2], le trait intérieur s'était à peu près rejoint aux deux extrémités de l'arc primitif. Plus tard, l'arc s'est ouvert par le haut, et ses segments se sont combinés avec les fleurons. Cette modification décisive ne s'était pas encore produite en 1006, date du n° 409, A, 1. Elle est complète dans la première, après celle-là, des inscriptions datées, 401 de 1065, et le *ç* ancien ne reparaît plus sur aucune des inscriptions de date postérieure. La forme du *ç* est donc un excellent criterium pour répartir les inscriptions non datées entre deux périodes coupées à peu près par le milieu du XI^e^ siècle çaka.

Quant au *t*, sous la forme qu'il a ici, il est l'indice sûr d'une période très moderne. Au commencement du XIII^e^ siècle çaka, on commence à rencontrer des formes approchantes, mais cependant d'une décomposition moins avancée : je ne trouve pas d'autre terme pour qualifier l'altération qu'a subie ici le caractère ancien. Dès l'avant-dernière inscription

[1] Le *bh*, qui ne figure pas dans notre fac-similé, s'est transformé dès le X^e^ siècle çaka par la séparation du trait inférieur de droite; celui de gauche s'est ensuite combiné avec le fleuron.

[2] Et même beaucoup plus anciennement sur une inscription tchame (n° 410) de 735.

de la stèle XXVI (407), datée de 840, et même avant[1], la boucle ancienne du *t* s'était ouverte par le haut, et le trait de droite lui-même s'était détaché. Mais il fallut bien du temps encore avant que ces deux traits fussent combinés avec les fleurons et écartés l'un de l'autre, comme dans notre exemple. On ne peut cependant conserver de doute sur la voie qu'a suivie la déformation.

Il est plus difficile d'expliquer la modification ou, pour parler plus exactement, l'addition qu'a reçue le *sh*, bien qu'elle soit fort ancienne. Dès l'avant-dernière inscription de la stèle XXVI (407), datée de 840, on voit apparaître le *sh* à trois branches alternant, chose curieuse, avec le *sh* ancien à deux branches. Le nouveau a bientôt supplanté l'autre et n'a plus subi que des modifications sans grande importance et, semble-t-il, assez arbitraires : car sa forme continue à varier légèrement, comme on le voit par notre exemple, à l'intérieur d'une même inscription, quoique en conservant toujours ses trois branches.

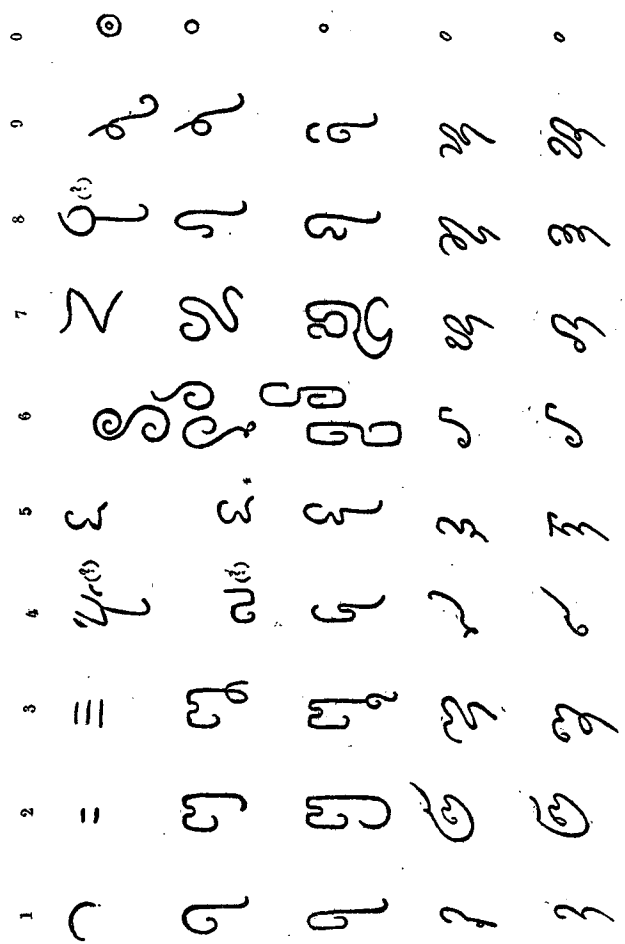
Au delà du n° 413, auquel est emprunté mon fac-similé, et du n° 419, qui peut être à peu près de la même époque, notre collection ne comprend plus que deux numéros[2], dont l'écriture, tout à fait moderne, sort du cadre de cette étude.

[1] Par exception, comme dans le n° XXVIII (408, C, 2), de 739.
[2] Voir p. 72.

III

CHIFFRES.

La lecture des chiffres est, dans toutes les écritures indiennes, chose assez délicate. M. Aymonier m'a communiqué les signes actuellement employés par les Tchams, tant au Binh Thuân qu'au Cambodge. Je crois les avoir, sans trop de difficulté, identifiés un à un avec les chiffres d'une série d'inscriptions connexes (nos 384-388), remontant au premier quart du XIIIe siècle çaka. Ces signes, qui n'appartiennent pas à des dates, mais à des énumérations de biens et d'objets sacrés, sont assez nombreux. On y trouve la série entière des neuf chiffres et, pour l'un d'eux, le chiffre 6, deux formes dont la seconde est identique à la première retournée de droite à gauche et renversée de haut en bas. Je les ai reproduits par des calques aussi exactement que possible sur la troisième ligne du tableau ci-contre, dont les deux dernières présentent les chiffres actuels, la quatrième ceux des Tchams du Binh Thuân, et la cinquième ceux des Tchams du Cambodge. Sur la troisième ligne, j'ai donné les trois premiers chiffres, les quatre derniers et le zéro, dessinés d'après les nombreuses dates renfermées dans le n° 395, de 1092 çaka, le 6 encore sous une double forme. Un peu au-dessous de la même ligne, j'ai ajouté le 5 (certain) et le 4 (supposé), d'après les nos 383, 409, B, 1, et 409, B, 4, qui appartiennent au milieu du XIIe siècle



çaka. Enfin, sur la première ligne, j'ai disposé les chiffres 1 et 5 empruntés au n° XXV (396), qui con-

tient à la suite d'une inscription sanscrite quelques lignes de tcham précédées de la date en chiffres 751 çaka, et les chiffres 2, 3, 7 (certain), 8 (probable) et 4 (beaucoup plus douteux), dessinés d'après le n° 410, où se lisent deux dates, l'une 735, l'autre peut-être 824. J'ai ajouté un peu au-dessous de la ligne les chiffres 6, 9 et 0 d'après le n° 409, A, 1, de 1006 çaka.

Je dois justifier les identifications que je donne comme certaines, et discuter celles qui me paraissent plus ou moins douteuses.

Rien à dire naturellement du zéro, ni du chiffre 1 immédiatement donné par les dates de l'ère çaka comprenant quatre chiffres, dont le premier ne peut être que l'unité.

Aucun doute possible non plus sur le 2 et le 3, non seulement sous leurs formes primitives qui se composent encore de deux et trois petits traits comme dans les anciennes caves bouddhiques de l'Inde propre, mais aussi sous leurs formes nouvelles qui ont peu varié jusqu'à nos jours et qui sont trahies déjà par leur étroite dépendance, celle du 3 étant identique à celle du 2 augmentée d'un trait[1]. Remarquons en passant la ressemblance de ces deux chiffres avec les chiffres correspondants des écritures indiennes de Java au XIV^e^ siècle de notre ère[2].

La forme ancienne du 7 est donnée par des dates

[1] La même dépendance se remarque dans toutes les écritures indiennes.

[2] Voir Burnell, *South-Indian Palæography*, pl. XXIII.

en chiffres des nos XXV (396) et 410, qui appartiennent sûrement au VIIIe siècle çaka. De cette forme aux formes modernes, particulièrement à celle des Tchams du Binh Thuân, la filière est aisée à suivre.

La seconde forme du 6 sur notre troisième ligne est aussi semblable que possible aux formes modernes. Nous avons déjà remarqué que l'autre est absolument identique à celle-là, retournée de droite à gauche et, de plus, renversée de haut en bas. Celle des deux formes qui s'est conservée jusqu'à nos jours se trouve aussi dans le n° 395 (ligne 2 du tableau), avec une autre qui est seulement renversée de haut en bas sans être retournée de droite à gauche. On verra que, dans cette inscription, la succession des dates met hors de doute l'équivalence des deux formes. Enfin, celle du n° 409, A, 1, reproduite un peu au-dessous de la première ligne, semble, avec son double enroulement, concilier ces deux formes inverses.

Le chiffre 5 a très peu varié du VIIIe siècle çaka au XIIIe; mais il a été, dans les écritures modernes, retourné de droite à gauche, subissant ainsi le même changement que le premier 6 de notre troisième ligne, à cela près qu'il n'est pas, en outre, retourné de haut en bas[1].

[1] Dans l'ancien Cambodge, une forme analogue à celle de notre *5* a la valeur *4* (*Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 483). A Java (Burnell, *l. cit.*), aux IXe et Xe siècle de notre ère, on trouve un *4* qui ressemble à notre *5* retourné de droite à gauche, c'est-à-dire au *5* tcham moderne. On voit qu'ici la comparaison des chiffres modernes nous a épargné une erreur possible. Notre identification paraît, en

Le chiffre 4 paraît avoir été également retourné de droite à gauche dans les écritures modernes. Sauf ce changement de direction, le 4 du Binh Thuân en particulier est encore assez semblable au chiffre que nous lui identifions sur la troisième ligne. Nous n'avons d'ailleurs pas l'embarras du choix. Il est, en effet, absolument certain que les deux derniers signes de cette ligne, comme les deux derniers de la seconde ligne, représentent bien le 8 et le 9.

Ici, il est vrai, il ne nous est plus guère permis de parler d'une ressemblance avec les formes modernes devenues trop compliquées. Mais nous pouvons invoquer des arguments d'un autre genre, qui ne sont pas moins concluants. On les trouvera dans la discussion des dates du n° 395. Le 9, qui avait déjà la même forme au commencement qu'à la fin du XI^e^ siècle çaka, en a, comme on voit, une autre au XIII^e^. Mais le changement s'explique aisément : il y a eu seulement rupture de la boucle. La différence est un peu plus grande entre les deux formes du 8 au XI^e^ siècle et au XIII^e^ ; mais la seconde est déjà usitée au XII^e^. Or chacune d'elles, à la fin du siècle auquel elle appartient (n^os^ 395 et 395 *bis*), figure dans des séries de dates, et y précède, comme chiffre de dizaines, le chiffre 9, dans des conditions qui ne laissent aucun doute sur la valeur du signe [1].

Il me reste à parler des signes plus ou moins dou-

effet, certaine; elle le paraîtra plus encore après ce que nous avons à dire du *4*.

[1] Voir p. 84 et 85.

teux, et d'abord de celui qui est reproduit un peu au-dessous de la seconde ligne dans la colonne des 4. Il figure comme chiffre de dizaines dans des dates du XII^e^ siècle çaka. On trouvera, dans l'analyse du n° 409, B, 4, les raisons de l'identification proposée. Le signe différerait de celui de la troisième ligne *à peu près* comme, sur la même ligne, le premier 6 diffère du second : retournement de droite à gauche et renversement de haut en bas.

Le signe rangé sur la première ligne dans la colonne des 8 est un chiffre de centaines dans une date qui ne me paraît pas devoir dépasser le IX^e^ siècle çaka et qui est certainement postérieure au VIII^e^ : on verra pourquoi dans l'analyse du n° 410.

La même date a pour chiffre d'unités le signe qui figure, sur la même ligne, dans la colonne des 4. J'ai cru, dans une date où le chiffre des dizaines 2 est encore exprimé par deux petits traits parallèles, pouvoir invoquer une ressemblance, d'ailleurs très frappante, avec le 4 des caves bouddhiques occidentales [1].

IV

SUCCESSION DES ROIS.

Le premier règne qui nous soit révélé par nos inscriptions est celui de *Mara-Râja* [2]. Ce roi a fait graver le n° XX (416), qui, à en juger par l'écriture, doit remonter au moins au III^e^ siècle de notre

[1] Voir Burnell, *South-Indian Palæography*, pl. XXIII.

[2] Voir maintenant la *Note additionnelle*, p. 105.

ère[1]. Le nom même du roi est un autre indice d'antiquité. En effet, l'inscription la plus ancienne après celle-là, toujours d'après l'écriture, c'est-à-dire le n° XXI (415 et 415 *bis*), que j'attribue au v^e^ siècle, porte déjà un nom de roi terminé en *-varman*, comme tous les noms de rois postérieurs, et comme ceux des rois du Cambodge et des îles de la Sonde : c'est justement l'époque où ce genre de noms est aussi très usité dans l'Inde du sud. Le roi du n° XXI est appelé Dharma-Mahārāja-Çrī-Bhadravarman : il sera pour nous *Bhadravarman I.*

Après lui, notre ébauche d'histoire présentera une lacune de trois siècles. En effet, les plus anciennes inscriptions que nous rencontrions après les deux premières appartiennent à la fin du VIII^e^ siècle de notre ère et au commencement du IX^e^. Elles sont datées, ainsi que la plupart des suivantes, de l'ère çaka, dont le point de départ devait être, dans ce pays comme dans tous ceux où elle est employée, *aux environs* de l'année 78 après J.-C.

Le n° XXIII (393) nous donne une courte généalogie comprenant les rois : *Prathivīndravarman (sic)*[2], « qui régna longtemps »; son neveu (fils de sa sœur) *Satyavarman*, « qui régna peu de temps »; enfin le frère cadet de celui-ci, Indravarman, que nous ap-

[1] Sur les indications relatives à la fondation du royaume de *Lin-y*, voir plus haut, p. 15, note 1.

[2] La forme *prathivī* pour *prithivī* est ordinaire sur nos inscriptions : elle est d'ailleurs relevée déjà dans le dictionnaire de Pétersbourg. Cette forme est fautive sans doute; mais on voit que la faute est commune et ancienne.

pellerons *Indravarman I*, auteur de cette inscription, ainsi que du n° XXII (397). Le n° XXII est daté de 721 çaka et contient, en outre, la date d'un événement antérieur, 709. La date du n° XXIII est 723. Le n° XXVI (407) contient plusieurs inscriptions de rois différents. La première, datée de 706, est de Satyavarman et rappelle une date antérieure, 696. Les suivantes nous apprennent les noms de quatre de ses successeurs (après Indravarman).

C'est cependant ailleurs qu'il faut chercher le nom du prince qui fut vraisemblablement le successeur immédiat d'Indravarman I. Nous le trouvons dans le n° XXVIII (408, C, 2), daté de 739 çaka, avec celui de son fils, qui paraît n'avoir pas été roi encore à cette date : le premier est *Harivarman*, et le second *Vikrāntavarman*. Deux inscriptions de Harivarman, 394 et 410, portent chacune une date en chiffres. De la première, on ne peut lire que le chiffre des centaines, 7; la seconde est 735[1]. Le n° XXVI, déjà cité, nous apprend que Vikrāntavarman a régné pour son compte et qu'il était fils de la sœur de Satyavarman (et par conséquent aussi neveu d'Indravarman I). Harivarman était donc le beau-frère de ses prédécesseurs. Vikrāntavarman est, en outre, l'auteur du n° XXIV (399), portant la date de 776. Enfin on trouve au moins une allusion au nom du même roi, dans le n° XXV (396) : cette inscription

[1] Le chiffre des unités seul peut sembler un peu douteux.

est datée (en chiffres, au commencement d'une partie tchame) de 751.

A la suite de l'inscription de Vikrāntavarman, dans le n° XXVI, en vient une autre d'un roi, fils du roi *Haravarman*, qui s'appelle lui-même Indravarman et que nous nommerons *Indravarman II.* Elle est datée de 840.

Le même monument présente encore une dernière inscription, datée de 887, et émanant d'un roi qui s'intitule Crī-Jaya-Indravarman. A partir de cette époque, sauf une courte interruption qui sera signalée plus loin, les rois de Campā paraissent avoir ajouté régulièrement devant leur nom, au terme honorifique *çrī*, que portaient, bien entendu, les rois antérieurs, celui de *jaya*. Comme il y a tout avantage à ne pas trop prolonger des séries de numéros d'ordre nécessairement provisoires, j'ajouterai ce terme *jaya* à leur nom. Le roi de 887 sera donc pour nous *Jaya-Indravarman I.*

Avant d'aller plus loin, il convient de signaler, dans la liste des rois de Tchen Tching dressée par Deguignes[1], les noms de *Che-li-in-to-puen*, en l'an 961 de notre ère, et *Sie-li-in-to-puen* en 966, les deux premiers de cette liste désignant vraisemblablement le même prince, d'après une remarque de Deguignes lui-même[2]. Les années 961 et 966 correspondent

[1] *Histoire générale des Huns*, I, 1re partie, p. 172.

[2] Dans la *Notice* du P. Gaubil (p. 10), les deux noms se rencontrent, aux dates de 956 et 965, sous les formes *Chely-in-te-man* et *Sile-yn-topan*.

à 883 et 888 çaka. On voit que le prince en question ne pourrait être que Jaya-Indravarman I. Le titre *jaya* manque après celui de *çrī* (*Che-li* ou *Sie-li*), et *in-to-puen* représente très imparfaitement Indravarman. La ressemblance est pourtant suffisante pour permettre de croire à une concordance réelle.

Elle paraît plus frappante encore par le rapprochement d'un autre nom qui figure sur la même liste à la date de 1008 : *Yam-po-chi-li-liu-to-puen-mo-ti-po*. En effet, *Yām po* (suivi de *ku*) est un titre qui précède régulièrement les noms de nos rois dans les inscriptions en langue tchame. Avec le titre indien *çrī* (*chi-li*), il met hors de doute l'identité des rois de Tchen Tching et des rois de Campā. Les deux syllabes suivantes *liu-to* sont à *in-to* exactement ce que *Rudra* est à *Indra*. Les deux dernières *ti-po* représentent vraisemblablement *deva*. Reste *puen-mo*, moins éloigné de *-varman* que le simple *puen*. Il serait fort à désirer que ces transcriptions chinoises, et surtout celles des autres noms de rois du Tchen Tching, qui paraissent beaucoup plus imparfaites encore, fussent revisées par un sinologue et retranscrites en sanscrit d'après la méthode de Stanislas Julien. En attendant, nous serions presque autorisés à ajouter à notre liste un Çrī-Rudravarma-deva, à la date de 930 çaka. Toutefois, pour nous borner aujourd'hui aux données de nos inscriptions, nous laisserons provisoirement le nom de Rudravarman I à un roi postérieur que nous rencontrerons bientôt.

Avec les trois noms de Haravarman, Indravarman II et Jaya-Indravarman I, nos inscriptions nous en fournissent tout au plus un autre entre Vikrāntavarman, dont la dernière inscription est de 776, et le dernier quart du x^e^ siècle çaka, c'est-à-dire dans un espace d'environ deux siècles. Notre liste doit donc présenter ici de grandes lacunes. Le nouveau roi dont je veux parler est celui qui prend, dans le n° 409, B, 2, le nom et les titres de Crī-Jaya-Parameçvaravarma-Deva. Cette inscription, en langue tchame, est suivie, sur le même pilier, d'une autre en sanscrit, XXIX (409, B, 3), qui porte simplement le nom de Çrī-Parameçvara. A la vérité, ce nom est introduit dans une stance (un çloka épique); il pourrait donc avoir été abrégé pour les besoins du mètre. Cependant la suppression de la terminaison *-varman* serait bien étrange. Il y a d'ailleurs, comme on va le voir, des raisons de penser qu'un personnage nommé simplement Parameçvara a été le fondateur d'une dynastie nouvelle qui a pris d'abord des titres plus modestes. Je rapporterai donc les deux inscriptions à deux rois distincts, quoique presque contemporains d'après les ressemblances de leurs écritures; j'appellerai le premier *Jaya-Parameçvaravarman I*, et le second simplement *Parameçvara*. L'inscription de celui-ci est datée de 972[1].

Le n° XXX (408, A, 2) appartient à un roi « de la famille d'Īçvaras de Çrī-Parameçvara ». C'est cette

[1] Le dernier chiffre est représenté par le terme *velā;* voir ci-dessus, p. 15.

formule qui me fait croire que Parameçvara n'appartenait pas à la famille de ses prédécesseurs. L'auteur de notre inscription est le frère cadet d'un Çrī-Bhadravarman, peut-être identique à celui que nous retrouverons tout à l'heure et que j'appellerai *Bhadravarman II.* Il se nomme lui-même, dans cette inscription sanscrite, *Rudravarman,* sans autre titre que celui de roi[1]. Ce nom y figure d'ailleurs, ainsi que le précédent, dans une stance. Mais le même nom de Rudravarman, sans titres, se retrouve dans une inscription tchame voisine (409, A, 1). La date de l'inscription sanscrite est 986, et celle de l'inscription tchame (en chiffres), 1006 : elles peuvent donc être du même roi. Il est vrai que la mention dans l'inscription tchame d'un Çrī-yuvarāja pourrait donner à penser que le nom de Rudravarman n'y désigne pas, comme dans la précédente, le roi véritable. Quoi qu'il en soit, l'idée que les premiers rois de la dynastie de Parameçvara auraient employé des formules de chancellerie plus simples que celles de leurs prédécesseurs sera confirmée encore par le n° 401.

A partir de cette nouvelle inscription, nous n'avons plus guère à consulter que des monuments en langue tchame, les rares fragments sanscrits que nous rencontrions encore çà et là n'étant plus que des invocations, rarement en vers, le plus souvent réduites à quelques mots. Le lecteur n'oubliera pas

[1] *Nripati.*

qu'une chronologie fondée désormais sur des documents qui ne nous sont intelligibles qu'en partie est nécessairement plus sujette à caution. D'ailleurs, les inscriptions tchames devant être analysées ou transcrites partiellement dans le catalogue qui terminera cet article, en même temps que classées par règnes, il sera en général inutile de les citer expressément ici.

L'inscription 401 annoncée tout à l'heure est d'un roi qui en nomme deux autres, apparemment comme ses prédécesseurs. Si ces rois sont, l'un son grand-père, l'autre son père, il n'est pas impossible que le premier, nommé Bhadravarman, soit identique au prince du même nom que nous connaissons déjà comme le frère aîné de Rudravarman. Quoi qu'il en soit, nous nommerons provisoirement celui-ci Bhadravarman II. Il ne porte encore que le titre de roi sans particule honorifique. Le second porte le nom de Jaya-Siṅhavarman, et nous l'appellerons *Jaya-Siṅhavarman I.* Leur successeur prend les titres de Çrī-Jaya-Indravarman; nous l'appellerons *Jaya-Indravarman II.* Il est né en 1021 çaka, devient yuvarāja en 1055, et roi en 1061. La date de l'inscription est 1065.

Ensuite viennent deux rois qui se nomment : le premier, Çrī-Jaya-Harivarma-Deva; le second, Çrī-Jaya-Rudravarma-Deva. J'appellerai le premier *Jaya-Harivarman,* et le second *Jaya-Rudravarman.* Nous avons de celui-ci deux inscriptions portant : la première, les dates de 1067 (deux fois), 1080, 1081,

1083, 1088 et 1092; la seconde, celle de 1092 seulement.

Une inscription portant les dates de 1097 et 1105 émane d'un roi qui s'intitule Çrī-Jaya-Indravarma-Deva. Le titre de *-deva* étant désormais régulièrement ajouté après, comme *-jaya* avant le nom des rois, on pourrait chercher là un nouveau moyen de distinguer les rois homonymes. Cependant, cette addition étant beaucoup moins caractéristique[1], je préfère donner à ce nouveau roi le nom de *Jaya-Indravarman III.*

Le premier roi connu après celui-là paraît avoir eu un long règne. En effet, le nom de Çrī-Jaya-Parameçvaravarma-Deva, dont nous ferons *Jaya-Parameçvaravarman II*, se trouve sur diverses inscriptions, dont l'une porte la date de 1155, une autre celles de 1142 et 1149, une troisième enfin, celles de 1112 et 1123, en même temps que 1148[2].

Une inscription renfermant la date de 1178 présente le nom d'un Çrī-Jaya-Indravarma-Deva, que nous appellerons *Jaya-Indravarman IV.*

Ensuite vient un Çrī-Jaya-Siṁhavarma-Deva, soit *Jaya-Siṁhavarman II*, qui paraît avoir été yuvarāja en 1181, et roi en 1187, d'après une inscription datée elle-même de 1199. C'est encore à son règne

[1] On la trouve déjà dans les titres du père de Vikrāntavarman, appelé, dans l'inscription XXVIII (408, C, 2), *Çrī-Harivarmma-Deva-Rājādhirāja.* Cf. aussi 410.

[2] On pourrait même être tenté de lire *1168* et, dans la précédente, *1162* et *1169.* Voir plus bas, p. 90.

qu'il faut rapporter d'autres inscriptions, de 1200 çaka. Cette dernière date peut correspondre à 1278 de notre ère.

Or, 1278 est précisément l'année où Koublaï Khan, selon les témoignages, en partie concordants, de Marco Polo, qui visita Campā peu de temps après, et des annales chinoises, voulut s'immiscer, de vive force ou autrement, dans les affaires du royaume. Selon les annales, le fils du roi organisa en 1282 une résistance qui paraît avoir été heureuse[1].

L'un des noms que les Chinois donnent à ce roi est, d'après la transcription de Pauthier, *Che-li-tse-ya-sin-ho-pa-la-ma-hā-thi-wa.* A part une syllabe, qui semble être de trop, la troisième avant-dernière *hā*, c'est la représentation aussi exacte que possible de Çrī-Jaya-Siṅhavarma-Deva. Quant au fils du roi, dont le nom, sous la forme *Pou-ti*, ne peut guère représenter un nom sanscrit[2], non plus que celui de son père sous la forme *Po yeou pou tse tche ou*, c'est peut-être l'Indravarman qui figure sur les inscriptions du temps de Jaya-Siṅhavarman II, soit avec le roi lui-même, soit seul, comme sur le n° 402 et sur le n° 389, daté précisément de 1200 çaka. D'après l'annaliste chinois, ce fils gouvernait seul le royaume. C'était évidemment le yuvarāja. Or, on est tenté de se de-

[1] Voir, pour les détails de ces événements, Pauthier, *Le Livre de Marco Polo*, II, p. 552 et suiv., et Yule, *The Book of ser Marco Polo*, II, p. 248-252. Cf. aussi les annales annamites dans Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge*, p. 234; *Annales de l'Extrême Orient*, oct. 1880, p. 101.

[2] A moins que ce ne soit le mot « fils » lui-même, *putra*.

mander si le nom d'Indravarman n'était pas devenu à partir de cette époque l'appellation constante du yuvarāja, comme on pourrait croire que le roi lui-même s'appelait toujours Siṅhavarman.

En fait, d'après le n° 395 *bis*, notre roi Jaya-Siṅhavarman II paraît s'être appelé lui-même Indravarman quand il n'était encore que yuvarāja, et c'est peut-être lui qui figure en cette qualité dans l'inscription de Jaya-Indravarman IV (n° 408, A, 1). D'autre part, nous n'allons plus trouver après lui d'autres noms que ceux de Siṅhavarman et d'Indravarman : le premier comme nom du roi, le second, à ce qu'on peut croire, comme celui du yuvarāja.

Quoi qu'il en soit, empruntons au récit de Marco Polo un dernier détail dont nous aurons à faire immédiatement notre profit : c'est que le roi attaqué par Koublaï Khan était très âgé en 1278 de notre ère, c'est-à-dire vers 1200 çaka. Il est donc tout à fait invraisemblable qu'il ait régné jusqu'en 1227 de la même ère.

Or, nous trouvons cette date, précédée de celles de 1220, 1222 et 1223[1], dans une inscription portant encore le nom de Çrī-Jaya-Siṅhavarma-Deva, accompagné d'ailleurs d'une indication nouvelle « fils de Çrī-Harijit ». Il s'agit là évidemment d'un nouveau roi, que nous appellerons *Jaya-Siṅhavarman III*. Sur ses inscriptions (n^os^ 384-388 et 405) comme sur celles

[1] Précédées elles-mêmes de celle de 1196; mais celle-ci est la date d'une naissance.

de son prédécesseur, nous trouvons un personnage nommé Indravarman, peut-être le yuvarāja [1].

De 1227, nous passons à 1358 çaka. Nous trouvons à cette date, dans le n° 413, les noms de Çrī-Jaya-Siṅhavarma-Deva, soit *Jaya-Siṅhavarman IV*, appartenant à une famille Brashu, et de Çrī-Vrashu-Indravarma-Deva. Encore ces deux noms de Siṅhavarman et d'Indravarman, le second, il est vrai, précédé de *çrī* comme le premier, mais remplaçant le titre *jaya* par le nom de la race; car *Vrashu* doit être l'équivalent de *Brashu*. On trouve même, sur une inscription antérieure (408, A, 1) du règne de Jaya-Indravarman IV, un nom de Rashu-Nandana, renfermant peut-être, sous une autre forme, le nom de la même famille. Il se peut que Vrashu-Indravarman, qui terminera notre liste, n'ait été encore que le yuvarāja de Jaya-Siṅhavarman IV.

V

DONNEES GÉOGRAPHIQUES.

Au premier rang des données géographiques, il faut naturellement placer la situation même des monuments. Les recherches de M. Aymonier ont porté principalement sur les deux provinces les plus méridionales de l'Annam, le Binh Thuân et le Khanh

[1] Dans le n° 398, on trouve le nom d'Uddhṛitasiṅhavarman comme dans les n°s 392 et 411, sous le règne de Jaya-Parameçvaravarman II, ceux d'Īçānavarman et de Jagaddharavarman. Ce pouvaient être là d'autres princes de la famille royale.

Hoa, entre 10° 30′ et 13° de latitude Nord; mais il nous a envoyé aussi une inscription de la province de Phu Yen et plusieurs de la province de Binh Dinh, qui s'étend jusqu'au delà du 14e degré.

Il est certain qu'on en trouvera beaucoup plus au Nord et jusqu'aux limites du Tonkin. Déjà le P. Frichot, provicaire du Tonkin méridional, en avait recueilli toute une série dans une grotte située vers la limite des provinces de Kouang Binh et de Hatinh, environ par 104° de longitude, un peu au-dessous du 18e degré de latitude. M. Lesserteur leur avait consacré une note communiquée à la Société académique indo-chinoise dès le 30 mars 1882, mais publiée seulement en novembre 1885 dans la *Revue française de l'étranger et des colonies*[1]. Cette note était accompagnée d'un fac-similé indéchiffrable, à cause de l'imperfection des moyens par lesquels les inscriptions ont été relevées[2], mais qui ne laisse pourtant aucun doute sur la nature de l'écriture, déjà devinée par M. Lesserteur. On y démêle, par endroits, l'alphabet indien en usage chez les Tchams et même une forme relativement ancienne de cet alphabet. M. Édouard Marbeau, directeur de la *Revue française*, a bien voulu me communiquer les copies des autres inscriptions relevées dans la même grotte. Elles ne sont pas plus lisibles dans leur ensemble; mais l'une d'elles se termine par quatre

[1] P. 476.

[2] Il a été, paraît-il, impossible d'en prendre des estampages, et on a dû se contenter de copies presque informes.

chiffres qui sont évidemment une date et dont la netteté est parfaite. Cette date est 1031 et tombe sous le règne d'un des prédécesseurs de Jaya-Indravarman II, peut-être sous celui de Jaya-Sinhavarman I. Je crois lire sur la même copie le mot çrī, avec un ç de forme ancienne : on a vu que la forme nouvelle de cette lettre se rencontre pour la première fois sur les inscriptions de Jaya-Indravarman II.

La plupart des inscriptions estampées par M. Aymonier proviennent, comme on le verra par le catalogue, de la vallée de Phanrang[1], dans le Binh Thuân, et du temple de Po Nagar[2], près de l'embouchure de la rivière de Nha Trang, dans le Khanh Hoa.

Ce temple, bien conservé et composé de deux tours accompagnées de quelques édicules, a reçu des inscriptions de la plupart des rois connus, depuis Harivarman et Vikrāntavarman, au VIII^e^ siècle çaka, jusqu'à Jaya-Sinhavarman III, au XIII^e^ siècle. Il fournirait à lui seul presque tous les éléments de l'esquisse historique que nous avons tentée.

Ses inscriptions d'ailleurs ne sont pas les seules richesses épigraphiques du Khanh Hoa. C'est en effet dans cette province que Mura-Rāja avait fait graver, sur le bloc de granit appelé Nha Trang, des

[1] Voir Aymonier dans *Cochinchine française, Excursions et reconnaissances*, 1885, *Notes sur l'Annam*, I, *le Binh Thuân*, p. 25 et suiv. du tirage à part.

[2] Voir du même, *ibid.*, 1886, *Notes sur l'Annam*, II, *le Khanh Hoa*, p. 20 du tirage à part.

caractères rappelant, par leur archaïsme, ceux de l'inscription de Rudradāman à Girnar.

Dans la plaine de Phanrang, le plus beau monument, qui est la tour de Po Klong Garai, ne contient qu'une seule série d'inscriptions, toutes contemporaines et ne remontant pas plus haut que le XIII^e^ siècle çaka. Mais les nombreuses stèles éparses dans les rizières de la vallée, le plus souvent dans le voisinage de tours ruinées auxquelles elles ont sans doute appartenu, et le grand roc appelé Batau Tablah ou « pierre fendue », conservent aussi les noms d'un grand nombre de rois, depuis ceux du VIII^e^ siècle çaka, à commencer par Prathivīndravarman, Satyavarman et Indravarman I, jusqu'à Jaya-Siṅhavarman III, au XIII^e^.

L'unique monument relevé jusqu'à présent dans la province de Phu Yen est l'inscription sur roc de Bhadravarman I, que j'attribue au V^e^ siècle de notre ère.

La province de Binh Dinh ne donnera lieu ici qu'à une seule remarque, à laquelle je n'attache d'ailleurs pas grande importance. C'est elle qui nous a fourni le nom du plus moderne de nos rois, Jaya-Siṅhavarman IV, et de son yuvarāja supposé, Vrashu-Indravarman, auteurs de la stèle de Nui Beng Lang, dont on a vu plus haut un fac-similé partiel.

De l'ensemble de ces observations, il ressort que la vallée de Phanrang, aujourd'hui l'un des derniers refuges du peuple tcham, a été de bonne heure et est restée longtemps l'un des sièges importants de

sa puissance ; que le temple de Po Nagar, dans le Khanh Hoa, a été l'un de ses sanctuaires les plus vénérés ; enfin, et c'est le point le plus intéressant de tous, que la civilisation indienne florissait sur la côte de l'Indo-Chine, dès le IIIe siècle de notre ère, au moins entre le 12e et le 13e degré de latitude Nord. Rien ne prouve d'ailleurs que ce fût là sa première conquête. Des antiquités comme le bloc de Nha Trang sont de telles raretés dans le domaine indien, qu'on ne peut rien conclure de leur absence dans la vallée de Phanrang, par exemple ; et, de plus, nous ne savons pas quelles surprises peuvent nous réserver encore les parties inexplorées de l'Annam.

Passant maintenant au contenu des inscriptions, nous relèverons d'abord, sur le même bloc de Nha Trang, le nom des Tchams, qu'il nous donne dans le composé *cama-bhṛittya*[1].

Cette forme *cama*, fournie par le plus ancien de nos monuments, se trouve être, dans l'écriture sanscrite, la représentation aussi exacte que possible d'une prononciation qui est aujourd'hui encore celle du nom des Tchams. Ce nom ne vient donc pas, comme on aurait pu être tenté de le croire, du nom ancien du royaume, Campā. C'est, au contraire, le nom de Campā, appartenant à la géographie de l'Inde propre, où, par exemple, il désignait autrefois le district actuel de Bhagalpur et sa capitale, qui paraît avoir été choisi dans la nomenclature de la mère

[1] Sur cette page, reproduite telle qu'elle a été publiée dans le *Journal asiatique*, voir maintenant p. 105.

patrie, à cause de sa ressemblance avec le nom des Tchams. Il est même probable que, par un de ces jeux de mots étymologiques dont les Hindous ont été de tout temps coutumiers, le mot *campā* aura été interprété dans le sens de *cama-pā* « qui protège les Tchams »[1].

Le nom de Campā, déjà relevé dans les inscriptions du Cambodge[2], comme nom d'une ville[3], en même temps que d'un royaume[4], se rencontre aussi naturellement dans un bon nombre de celles du pays même auquel il appartenait. Il est dit de Prathivīndravarman, au commencement du VIII^e^ siècle çaka, dans le n° XXIII (393), qu'il gouvernait Campā tout entière (*campāñ ca sakalām bhuktvā*). Le roi des rois (*rājādhirāja*) Çrī-Harivarma-Deva, dans le n° XXVIII, daté de 739, porte le titre de « Seigneur suprême de Campā-pura, *çrīcampāpuraparameçvara* ». Dans les inscriptions en langue tchame, le

[1] Le nom des Cambodgiens (*Kambuja*), qui rappelle celui des Kambojas du nord-ouest de l'Inde, a peut-être été légèrement modifié en vue d'une étymologie semblable. Il suffirait, pour que l'analogie fût aussi complète que possible, d'admettre que le nom de *Kamba*, relevé dans l'inscription de Baksey Chang Krang (*Journal asiatique*, août-sept. 1882, p. 151) comme celui d'un ancêtre mythique des Kambujas, a été trouvé dans les traditions du pays, au moins sous quelque forme approchante, et non, comme on aurait pu le supposer aussi, créé de toutes pièces par un calembour.

[2] Par exemple, dans la même inscription de Baksey Chang Krang, dans une de celles de Prasat Bat Chum (*ibid.*, p. 164); enfin et surtout dans les inscriptions, publiées par M. Barth, d'Ang Chumnik et de Prea Ngouk (*Notices et Extraits*, XXVII, 1^re^ partie, p. 69 et 144).

[3] Prea Ngouk, B, 25.

[4] Prasat Bat Chum, *l. cit.*, p. 164.

nom est écrit par un *a* bref, par exemple sous Jaya-Parameçvaravarman I, au x^e^ siècle çaka : *campa*, 409, B, 2; sous Rudravarman, au commencement du xi^e^ : *nagara campa*, 409, A, 1 (très souvent répété); sous Jaya-Rudravarman, à la fin du xi^e^ : *nagara campa*, 395 (deux fois); sous Jaya-Parameçvaravarman II, au xii^e^ : *campa*, 383, 409, B, 1 et 4.

Aucune de ces citations d'ailleurs ne nous donne, du moins avant la traduction des inscriptions tchames, la situation de la ville de Campā. Son nom se trouve dans les inscriptions du Binh Thuân et du Khanh Hoa, et devra se retrouver ailleurs encore, comme étant celui de la capitale et du royaume lui-même. Je me demande seulement s'il est bien vraisemblable qu'elle fût située à l'ouest du delta du Mekong, où l'a cherchée M. Yule[1]. Si loin que le royaume de Campā pût atteindre au sud, nos inscriptions paraissent prouver que, depuis les temps les plus reculés, il s'étendait principalement sur la côte orientale.

Avec le nom de la ville de Campā-pura ou Nagara Campa, ceux qui reviennent le plus souvent dans nos inscriptions sont ceux de *nagara panrāṁ* et *yāṁpu-nagara* : ceux-là peuvent être à peu près sûrement identifiés.

[1] *Notes on the Oldest Records of the sea-route to China from Western Asia*, dans les *Proceedings of the Royal Geographical Society and Monthly Record of Geography*, novembre 1882, p. 8 et 9 du tirage à part. Cf. Barth, *Notices et Extraits*, XXVII, 1^re^ partie, p. 69, note 3. Voir plus bas, p. 57-58, une raison qui pourrait au contraire faire chercher Campā au nord du Khanh Hoa.

Le nom de *panrāṁ* doit être celui qu'on transcrit aujourd'hui Phanrang. Nous le rencontrons, il est vrai, sur le monument de Po Nagar, dans le Khanh Hoa : 409, A, 1 (*nagara panrāṁ*, sous Rudravarman); 408, C, 1 (*panrāṁ*, en 1197 çaka), aussi bien que dans la vallée de Phanrang, sur le rocher de Batau Tablah, 395 *bis* (*panrāṁ*, en 1199). Mais on ne peut s'en étonner si cette ville était, avec Campā, dont le nom figure également dans le n° 409, A, 1, l'une des capitales du royaume. Or, le n° XXII (397), provenant de la vallée de Phanrang, mentionne, sans la nommer, une capitale (*rājadhāni*) du roi Indravarman I, dans des conditions qui paraissent la désigner comme le lieu d'une érection de temple, objet de l'inscription. Il est permis de supposer que cette capitale portait le nom de *panrāṁ*, ou plutôt, à cette époque ancienne, le nom sanscrit de Pāṇḍuraṅga.

Ce dernier nom, en effet, se lit plusieurs fois sur le rocher de Batau Tablah, avec l'orthographe fautive *pāṇḍurāṅga* (sous l'influence de la forme *panrāṁ*?), à côté de celui de Nagara Campa, dans le n° 395, comme on lit sur le même rocher, au-dessous, dans le n° 395 *bis*, le nom de *panrāṁ*. Il se retrouve dans le monument de Po Nagar, avec la même faute, sur une autre inscription du même roi Jaya-Rudravarman, datée comme la précédente de 1092, le n° 409, A, 2. Enfin, dans le même monument et à une date beaucoup plus ancienne (739 çaka), nous rencontrons le nom de Pāṇḍuraṅga-pura, correctement écrit, comme celui d'une sorte de capitale dont le gouver-

nement avait été donné par le roi Harivarman à son fils Vikrāntavarman (*crīpāṇḍuraṅgapurādhipatyan dat-vā*[1]), sous la tutelle d'un général Paṁrei (?)[2], qui est l'auteur de l'inscription XXVIII (408, C, 2). Apparemment, l'emplacement du temple de Po Nagar faisait alors partie du gouvernement de Pāṇḍuraṅga, qui comprenait donc une partie du Khanh Hoa; mais ce n'est pas une raison pour qu'il n'ait pas compris en même temps la vallée de Phanrang, à une distance de moins d'un degré. En fait, une inscription trouvée dans cette vallée (394) renferme le nom du même général[3] en même temps que celui de Harivarman.

A l'appui de l'équivalence des deux noms de Pāṇḍuranga et de *panrāṁ*, il est peut-être permis de citer le fait suivant. De même que ces deux formes paraissent avoir été usitées ensemble autrefois (Pāṇḍuraṅga en 739 et en 1092 çaka, *panrāṁ* en 1006), on retrouve encore aujourd'hui, à côté du nom de la vallée et de la baie de Phanrang, celui du cap Padaran, qui limite cette baie au sud. En tout cas, le passage de *pāṇḍuraṅga* à *panrāṁ*, prononcé à peu près

[1] Pour *dattvā*.

[2] La voyelle finale paraît propre à la langue tchame. Ma transcription *ei*, empruntée un peu au hasard à une liste de voyelles tchames dressée par M. Landes (*Contes tjames*, page 2 du Lexique), est destinée uniquement à rappeler qu'il s'agit d'une voyelle étrangère à l'alphabet sanscrit, et ne préjuge pas la prononciation réelle. On trouvera le signe dans le fac-similé du n° XXVIII.

[3] Avec le même signe pour la voyelle finale, autant que l'état très fruste de l'inscription permet d'en juger.

panrāṅ, s'expliquera aisément, à moins que le mot *pāṇḍuraṅga* n'ait été au contraire forgé pour donner une physionomie sanscrite à un nom indigène.

Quant au nom de Yāmpu-nagara, c'est, je crois, celui de la ville du Khanh Hoa où avait été érigé le monument qu'on appelle encore aujourd'hui Po Nagar[1]. Il ne se rencontre, à ma connaissance, que sur les inscriptions de ce monument[2], et il y revient sans cesse, depuis le temps de Rudravarman (*yāmpa nagar* [409, A, 1, à côté de *nagara campa* et *nagara panrāṁ*]), jusqu'à celui de Jaya-Siṁhavarman II (*yāmpu-nagara* [408, C, 1]), en passant par Jaya-Rudravarman (409, A, 2), Jaya-Parameçvaravarman II (409, B, 1) et Jaya-Indravarman IV (408, A, 1). Le n° XXXII (409, A, 2), appartenant au règne de Jaya-Rudravarman, nous présente ce même nom dans une invocation sanscrite à la « divinité qui porte le nom de Yāmpu-nagara », *yāmpunagarāhvayadevatā*, ce qui paraît mettre hors de doute l'identification proposée.

L'emplacement de Yāmpu-nagara, ou tout au moins du monument de Po Nagar, semble avoir porté très anciennement le nom de *kuṭhāra*, qui signifie en sanscrit la « hache », mais qui pourrait bien n'être que la déformation savante de quelque nom indigène. La déesse de Yāmpu-nagara, c'est-à-dire,

[1] Est-ce du même monument que provient la stèle du même nom (399) placée aujourd'hui près d'une pagode annamite dans la vallée de Phanrang?

[2] Rien ne prouve que, dans le n° 389, le mot *yāmpu*, suivi de *rāja*, s'applique à une ville, et il n'y aurait en tout cas rien à conclure de ce passage contre notre identification.

42371

comme nous le verrons plus loin[1], l'épouse de Çiva, est appelée, dans le n° 409, A, 3, en 1105, *kauṭhā-reçvarī* (cf. XXVIII, 408, C, 2, en 739). Le nom de *kauṭhāra*, suivi de *uttara*, se trouve, à une époque certainement antérieure, dans le n° XXXIV (404). Enfin, une curieuse légende, attribuant à un roi fabuleux, Vicitra-Sagara, sur lequel nous reviendrons[2], des fondations pieuses dans le Kauṭhāra, est racontée sur le monument de Po Nagar, tant sous le règne de Jaya-Indravarman II, en 1065, que sous ceux de Satyavarman et de Vikrāntavarman, au VIII[e] siècle çaka.

La province ancienne, qui paraît avoir compris, au temps de Harivarman, Yāṁpu-nagara, aussi bien que Pāṇḍuraṅga ou *panrāṁ*, c'est-à-dire une partie importante du Khanh Hoa, aussi bien que du Binh Thuân, aurait eu pour capitale Pāṇḍuraṅga. La capitale du royaume, Campā-pura, devrait donc, en tout cas, être cherchée ailleurs. J'indiquerai plus loin[3] une raison qui pourrait la faire chercher au nord.

Beaucoup d'autres noms de villes sont, sans doute, gravés sur nos monuments. Dans un bon nombre d'inscriptions tchames, on voit le mot *nagara* précédé et suivi de syllabes diverses dont les unes ou les autres peuvent être des noms propres. N'ayant pas là, comme pour le nom de Yāṁpu-nagara, la garantie

[1] P. 69.
[2] P. 66.
[3] P. 57-58.

d'une inscription sanscrite, ni, comme pour le nom de *panrāṁ*, celle d'une identification à peu près certaine avec un nom moderne, j'ai cru devoir laisser à mes successeurs le relevé des noms géographiques possibles. Je ne fais d'exception, et encore sous toutes réserves, que pour la combinaison très fréquente *hŭmā nagara*, qu'on rencontre d'ailleurs dans la vallée de Phanrang (392 et 384-388), aussi bien que sur le monument de Po Nagar (405), aux XII^e^ et XIII^e^ siècles çaka.

Relevons encore les noms sanscrits, cités dans des conditions diverses, de Vīra-pura (XXIII [393]), Mahendra-pura (382), Siṅha-pura (383), qu'il serait prématuré d'identifier au Singapur de la presqu'île malaise; enfin d'Amarāvatī (409, A, 1), qui, malgré son nom, n'est pas la ville céleste d'Indra, puisqu'elle figure au n° 409, A, 2, dans la désignation d'un lieu par les points cardinaux.

Je terminerai en signalant, dans l'inscription sanscrite XXIV (399), la curieuse épithète *vṛilaḥkirāṭa-vṛita*, donnée à un domaine sacré. Apparemment, les Vṛilaḥ étaient des Kirāṭas, c'est-à-dire des montagnards, du pays.

VI

HISTOIRE POLITIQUE.

Nos inscriptions ont toutes ou presque toutes pour objet de perpétuer le souvenir de fondations pieuses, d'érections de temples ou de statues divines, de do-

nations de biens sacrés. Les événements appartenant à l'histoire proprement dite n'y peuvent donc figurer qu'accessoirement et, le plus souvent, indirectement. Elles sont cependant assez riches en données de ce genre, au moins relativement et par comparaison avec d'autres inscriptions indiennes. Celles du Cambodge, par exemple, quoique beaucoup plus nombreuses, ne nous révèlent peut-être pas dans leur ensemble autant de faits historiques intéressants.

On trouve pourtant dans les inscriptions du Cambodge, comme dans celles de Campā, des dates nombreuses, et même, selon un usage qui paraît avoir été à peu près[1] inconnu à l'Inde propre, des dates antérieures à celles de l'inscription elle-même. Mais ici les indications chronologiques sont souvent plus multipliées encore.

Le n° 395, par exemple, contient sept dates.

Le n° 401 en a neuf, sans compter une date fabuleuse dont il sera question à propos de l'histoire religieuse.

La succession des rois a été déjà donnée, avec les principales dates de leurs règnes.

[1] On peut citer pourtant l'inscription qui donne la date de la construction d'un temple (494 de l'ère de Mālava), sous Bandhuvarman, gouverneur de Daçapura pour le roi Kumāragupta, suivie de celle de sa restauration (530 de la même ère [voir Fleet, dans l'*Indian Antiquary*, XV, p. 196]). Ce monument n'était pas encore connu à l'époque des observations de M. Barth sur ce sujet (*Journal asiatique*, août-sept. 1882, p. 157; *Notices et Extraits*, XXVII, 1re partie, p. 101). On peut cependant peut-être citer encore l'inscription de Rudradāman à Girnar, qui ne porte qu'une date, mais celle de la rupture de la chaussée et non celle de sa réparation.

Sur les deux premiers qui nous soient connus et dont la haute antiquité ne nous est attestée que par l'archaïsme de leurs écritures, je n'ai rien à ajouter ici. Mais, avec le VIII^e^ siècle çaka et même dès la fin du VII^e^, commencent des indications souvent curieuses.

Avant de les relever, je rappellerai que le pèlerin Hiouen Thsang, dans la première moitié du VII^e^ siècle çaka, a connu notre royaume sous le nom de *Mahā-Campā*, et que, vers la même époque, d'après l'inscription du roi du Cambodge Jayavarman I, datée de 589 çaka, Mahendarvarman, dont ce roi semble avoir été le second successeur, envoyait un ambassadeur au roi de Campā. Il me paraît peu vraisemblable qu'il faille identifier avec Campā le royaume de Fu-Nan, qui, d'après les annales chinoises, aurait été, en 627 de notre ère, conquis par le roi du Cambodge[1].

En tout cas, les ennemis auxquels le pays de Campā avait affaire sous les règnes de Satyavarman et d'Indravarman I n'étaient pas les Cambodgiens. Le n° XXII (397) énumère les points de l'horizon où Indravarman I avait fait la guerre. Ce sont le nord, c'est-à-dire le côté de la Chine; et le nord-est, l'est, le sud-est et le sud, c'est-à-dire le côté de la mer, dans toute l'étendue du littoral de Campā. Cette énumération semble exclure précisément le côté des plus proches voisins, les Cambodgiens. La période qui

[1] Voir Barth, *Notices et Extraits*, XXVII, 1^re^ partie, p. 65 et 69, note 3.

précède au Cambodge l'avènement de Jayavarman II, en 724 çaka, est d'ailleurs extrêmement obscure.

Or l'inscription d'Indravarman I est datée de 721 çaka. Elle est consacrée à l'érection d'un temple de Çiva, sur l'emplacement d'un temple ancien qui avait été brûlé en 709 çaka « par les armées de Java venues sur des navires » (*nāvāgatair jjavavalasaṃghaiḥ*). Il ne paraît pas douteux que le mot *java* désigne ici la grande île malaise, bien que son nom, sur les inscriptions de l'île elle-même, ait la forme sanscrite *yava*. C'est à peu près sous la même forme, seulement avec un *ā* long (*javā*), qu'il figure dans un passage khmer de l'inscription de Sdok Kok Thom, où M. Aymonier a trouvé la mention d'un voyage, probablement d'une expédition du roi du Cambodge Jayavarman II dans cette île[1]. A Campā même, nous trouverons plus loin la forme *javā* dans le n° 384.

Trois ans avant le malheur réparé par Indravarman I, en 706, son prédécesseur Satyavarman avait eu, lui aussi, d'après le n° XXVI (407), à réédifier, dans le Khanh Hoa, un temple en l'honneur du liṅga de Çiva, qui avait été brûlé en 696, toujours par des hommes « venus sur des navires » (*potāgataiḥ*), et, comme le dit une inscription suivante sur la même stèle, « venus d'un autre pays » (*deçāntaraplavāgata...*). Cet autre pays était-il encore Java? Nos textes nous apprennent seulement que les incendiaires étaient « extrêmement noirs et maigres » (*atikṛishṇa-*

[1] *Cochinchine française, Excursions et reconnaissances*, VIII, n° 20, p. 283.

rākshapurushaiḥ). Je laisse aux ethnographes le soin de décider si ces épithètes désignent les Javanais. Satyavarman prétend d'ailleurs les avoir poursuivis et avoir remporté sur eux une victoire navale.

Il est remarquable qu'à la même époque, sept ans seulement avant la destruction du liṅga remplacé par Satyavarman, en l'an 767 de notre ère, les annales annamites font mention d'une invasion malaise[1].

Harivarman, d'après le n° XXVIII (408, C, 2), daté de 739 çaka, avait remporté des succès sur les Chinois. « Son bras était un soleil qui brûlait le peuple chinois pareil à la nuit. » Le général à qui il confia la tutelle de son fils Vikrāntavarman, investi par lui du gouvernement de Pāṇḍuraṅgapura, avait fait une invasion heureuse dans le Cambodge. « Pour ravager les villes des Kambujas, pareilles à des bois impénétrables dont les habitants, au lieu d'éléphants, seraient des hommes, il jouait le rôle d'un lion qui serait un roi », et « il avait montré jusqu'au milieu du pays des Kambujas la force invincible de son bras ». Cette répartition des succès guerriers entre le roi et le général semblerait indiquer que le premier, le souverain de Campā, *çrīcampāpuraparameçvara*, résidait au nord du gouvernement de Pāṇ-

[1] Voir l'abbé Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge*, p. 215; *Annales de l'Extrême Orient*, septembre 1880, p. 79. On voit que les Malais ne venaient pas, comme l'a supposé l'auteur, porter secours aux Tchams contre les Annamites. Les uns et les autres étaient également victimes de leurs pirateries.

durañga, et qu'il faudrait chercher dans cette direction l'emplacement de sa capitale.

Une inscription de Jaya-Indravarman I, qui est la dernière sur la stèle du monument de Po Nagar, n° XXVI (407), avoue une incursion heureuse des Cambodgiens poussée jusqu'à ce temple. Elle est en effet consacrée à l'érection d'une statue « de pierre » en remplacement d'une statue « d'or » que les Cambodgiens avaient enlevée. Il est dit à la vérité qu'après l'avoir enlevée, ils « en sont morts », c'est-à-dire qu'ils en ont été punis. Mais, quoi qu'il faille penser de cette prétendue punition, on doit croire en tout cas qu'ils avaient d'abord infligé aux Tchams un sérieux échec. La date de l'érection est 887 çaka. Mais l'enlèvement de la première statue peut naturellement être antérieur de plusieurs années. Or cette époque est celle du roi du Cambodge Rājendravarman, qui régna de 866 à 890 çaka, et qui, sur l'une des inscriptions de Prasat Bat Chum, est comparé « au feu de la destruction universelle qui brûlait les royaumes ennemis, à commencer par celui de Campā[1] ». Une telle concordance prouve que des indications de ce genre, au milieu de la phraséologie épigraphique, ont plus d'importance qu'on ne serait tenté de leur en attribuer à première vue[2].

Il est remarquable aussi que les inscriptions de Campā dissimulent en somme si peu les échecs

[1] *Journal asiatique*, août-septembre 1882, p. 164.
[2] Voir *ibid.*

subis. A cet égard, les premiers textes de la même stèle de Po Nagar et le n° XXII (397), où nous avons trouvé le souvenir d'agressions maritimes, n'étaient pas moins intéressants.

Les Cambodgiens ne sont pas mentionnés dans les inscriptions du X^e siècle çaka. Elles ne nous fournissent donc aucun moyen direct d'élucider une question posée par M. Barth [1] à propos de l'inscription de Prea Ngouk, d'après laquelle un personnage nommé Aravindahrada s'enfuit à Campā après avoir été vaincu par un général cambodgien entre les années 973 et 988 çaka. C'est à peu près l'époque où une dynastie nouvelle paraît avoir été fondée à Campā par Parameçvara. Mais il semble impossible d'identifier ce roi avec Aravindahrada, en supposant même qu'il eût changé de nom après son avènement, puisqu'il était déjà roi, sous le nom même de Parameçvara, en 972 [2]. D'autre part, les prédécesseurs de Parameçvara devaient avoir des noms terminés en *-varman* [3]. Aravindahrada était donc, selon l'une des suppositions de M. Barth, un rebelle cambodgien plutôt qu'un roi de Campā.

Le nom des Cambodgiens revient au contraire plus d'une fois dans les inscriptions postérieures; mais il n'y est plus question, autant que je puis en juger par des textes rédigés en langue tchame, que

[1] *Notices et Extraits*, XXVII, 1re partie, p. 144.

[2] Si du moins le terme *velā* a la valeur que je lui ai attribuée, p. 15.

[3] Voir p. 32.

des victoires remportées sur eux par les rois de Campā. La mention reste assez indéterminée dans le n° 409, A, 3, entre les dates de 1097 et 1105, sous le règne de Jaya-Indravarman III, et dans le n° 383, renfermant les dates de 1142 et 1149, sous le règne de Jaya-Parameçvaravarman II. L'idée de « victoire » est formellement exprimée par un terme sanscrit, *vijaya*, dans le n° 395, entre les dates de 1067, 1080 et 1081, et dans la partie tchame du n° XXXII (409, A, 2), à la date de 1092, sous le règne de Jaya-Rudravarman. Enfin, dans le n° 409, B, 4, entre les dates de 1112 et 1123, sous le règne de Jaya-Parameçvaravarman II, avec le mot *vijaya* et le nom des *kambuja*, nous lisons en outre celui d'un roi Çrī-Jayavarma-Deva, précédé du titre *vraḥ pāda* « les pieds sacrés », appartenant aux formules de chancellerie des rois du Cambodge[1]. Il est curieux de retrouver ce *vraḥ* khmer dans une inscription tchame. Le roi en question est certainement un roi du Cambodge, probablement celui que nous appelons Jayavarman VII, et qui monta sur le trône en 1084 çaka : nous savons déjà[2] en effet, par l'inscription de Ta Prohm, qu'il régnait encore en 1108.

Dans la partie tchame du n° XXXII (409, A, 2), datée de 1092 sous le règne de Jaya-Rudravarman,

[1] Voir Aymonier, *Quelques notions sur les inscriptions en vieux khmer*, dans le *Journal asiatique*, avril-juin 1883, p. 449 et note 7.

[2] Voir ma *Chronologie de l'ancien royaume khmer*, dans le *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 70.

à côté du mot « victoire » *vijaya*, on ne lit pas seulement le nom des *kambuja*, mais encore celui des *yavana*. On ne s'attendait guère à trouver ici, sur la côte orientale de l'Indo-Chine, ce nom par lequel les Hindous ont d'abord désigné les Grecs. Pourtant, en se rappelant que le même nom, dans la géographie pouranique, désigne aussi tous les ennemis, Scythes ou Arabes, qui, après les Grecs, ont envahi l'Inde, on ne s'étonnera pas trop d'en trouver encore ici une nouvelle application.

C'est un exemple de plus des transformations à l'aide desquelles des noms barbares en usage dans l'Indo-Chine étaient ramenés à des formes sanscrites connues. Aujourd'hui encore, les Tchams donnent à leurs conquérants annamites le nom de *Yvan*, et le même nom se trouve déjà dans notre n° 383, renfermant les dates de 1142 et 1149, sous le règne de Jaya-Parameçvaravarman II, avec celui de *kambuja*. Ajoutons que dans le n° 384, appartenant au règne de Jaya-Siṅhavarman III, on lit au milieu d'un texte qui paraît être une énumération d'esclaves sacrés, deux noms probablement ethniques, dont l'un est *javâ* [1], et l'autre *yvan*.

Ce nom de Yvan rappelle d'ailleurs de très près le nom de *Youe*, par lequel les Chinois ont très anciennement désigné les barbares habitant le Tonkin et les contrées voisines[2]; il n'est peut-être qu'une

[1] Cf. ci-dessus, p. 56.

[2] D'après M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, octobre-décembre 1885, p. 361).

contraction de *Youe-nan*, nom qu'a porté également chez les Chinois [1] le royaume que nous appelons aujourd'hui Annam. En tout cas, cette appellation, identifiée artificiellement au terme *yavana* des Purāṇas, est certainement le nom indigène des voisins qui commençaient à presser les Tchams au nord, et qui les ont définitivement subjugués.

Les Yvan ou Yavanas apparaissent assez tard sur nos inscriptions. C'est qu'ils avaient été longtemps gouvernés plus ou moins directement par l'empereur de la Chine, et nous avons vu en effet que les ennemis septentrionaux de Harivarman, au VIII^e^ siècle çaka, étaient les Chinois. Il est clair toutefois que lorsque les Tchams prenaient l'offensive, c'était sur le territoire des Yvan qu'ils rencontraient les troupes du Fils du Ciel. Il n'est donc pas impossible que l'invasion dont les annales annamites font mention au commencement du IX^e^ siècle de notre ère fût celle des Tchams conduits par Harivarman[2].

C'est en l'an 756 de notre ère que l'empereur Ming-hoang-ti, de la dynastie des Tang, avait établi dans le Tonkin un grand commandement militaire qualifié de An-nan, d'où le nom moderne d'Annam donné abusivement au royaume qui s'est étendu plus tard sur toute la côte orientale de l'Indo-Chine, en absorbant Campā. Mais à partir de 907 après

[1] *Comptes rendus*, p. 361 et 366.

[2] Voir l'abbé Bouillevaux, *L'Annam et le Cambodge*, p. 216; *Annales de l'Extrême Orient*, septembre 1880, p. 79. Cf. aussi la *Notice* du P. Gaubil, p. 10.

J.-C., les futurs Annamites avaient eu leurs rois, tour à tour plus ou moins indépendants, plus ou moins soumis au suzerain chinois[1]. Leurs annales font mention des guerres qu'ils soutinrent, et contre les Chinois au nord, et contre Campā, qu'ils nommaient Chiêm-Thanh, au sud.

D'après ces récits, le roi Ly-Anh-tông, qui régna de 1139 à 1176 de notre ère, aurait soutenu en 1153 un chef révolté contre le roi de Campā. Celui-ci se serait défendu victorieusement, mais aurait cependant, afin de sceller une paix durable, donné sa fille en mariage à Anh-tông[2]. On voit que ce roi pourrait être Jaya-Rudravarman, qui parle de ses victoires sur les Yavanas dans une inscription datée de 1092 çaka (1170 après J.-C.). Une autre guerre avec Campā est mentionnée dans les annales annamites sous le règne de Tran-thaï-tông, qui va de 1225 à 1258 de notre ère, et c'est sous ce règne que tombe la seconde des deux dates de notre n° 383 (1142 et 1149 çaka, 1220 et 1227 après J.-C.), où Jaya-Parameçvaravarman II fait mention des Yvan. Selon les annales, d'ailleurs, cette guerre aurait été désastreuse pour les Tchams[3].

On a vu que l'interposition du royaume annamite entre la Chine et Campā n'empêcha pas Koublaï Khan de porter ses armes jusque dans les domaines

[1] *Comptes rendus*, p. 362.

[2] *L'Annam et le Cambodge*, p. 223; *Annales de l'Extrême Orient*, octobre 1880, p. 99.

[3] *Ibid.*, p. 100 et 231.

de Jaya-Siṅhavarman II; mais je n'ai trouvé dans les inscriptions aucune allusion à ces événements.

VII

RELIGIONS.

Dans un pays dont la langue savante était le sanscrit, il faut naturellement s'attendre à trouver aussi les différents cultes dont les livres sacrés sont rédigés dans cette langue, et tout d'abord ceux qu'on est convenu de réunir sous l'appellation commune d'hindouisme. Au premier rang de ceux-là, nous trouvons à Campā le culte de Çiva et celui de son épouse. Il faut y joindre le culte de Çiva et Vishṇu réunis en un seul corps, dont il a été relevé également des exemples, et des exemples fort anciens, dans le royaume voisin du Cambodge[1]. Enfin le bouddhisme, et un bouddhisme *sanscrit*, comme au Cambodge, se rencontre aussi, mais, autant qu'on en peut juger, dans un état d'infériorité sociale vis-à-vis des religions brahmaniques.

Çiva est adoré, dès une époque très ancienne, sous des vocables empruntés au nom des rois qui lui érigent des temples ou contribuent d'une façon quelconque à rehausser l'éclat de son culte[2]. Aucun nom divin n'est resté lisible sur l'inscription de

[1] Voir *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 61, et Barth, dans les *Notices et Extraits*, XXVII, 1re partie, p. 23, note 2.

[2] Au Cambodge, le vocable est souvent emprunté au nom du père du roi régnant. Voir *Journal asiatique*, janvier 1884, p. 62.

Mura-Rāja, qui cependant a pour objet une fondation pieuse. Mais dès le temps de Bhadravarman I, c'est-à-dire vers le v^e^ siècle de notre ère, Çiva est invoqué sous le nom de Bhadreçvara. Ce nom n'est d'ailleurs pas la seule, ni même la principale curiosité du n° XXI (415 et 415 *bis*). On y trouve des formules de sacrifice empruntées au rituel védique, et peut-être la mention d'une victime humaine. Je ne puis m'étendre ici sur ces textes tout à fait extraordinaires, et je renvoie le lecteur à la publication annoncée.

Est-ce au même roi, ou à quelque autre du même nom, que remontait le temple de Bhadrādhipatīçvara, brûlé en 709 çaka par les Javanais? En tout cas, Indravarman I aurait laissé le nom de son prédécesseur à côté du sien dans le vocable du temple réédifié, Indrabhadreçvara. C'est ce que nous apprennent les n^os^ XXII (397) et XXIII (393). Dans le second, deux autres fondations d'Indravarman I portent le nom d'Indrabhogeçvara et d'Indrapameçvara. Le prédécesseur d'Indravarman I, Satyavarman, avait donné son nom à un Satyamukhaliṅgadeva, qui fut ensuite l'objet des libéralités de Vikrāntavarman, d'après différentes inscriptions de la stèle de Po Nagar, XXVI (407). Vikrāntavarman, d'après le n° XXIV (399), avait lui-même érigé un Vikrāntarudreçvara et un Vikrāntadevādhibhaveçvara. Relevons encore, dans le n° 395, le Jayaharilinṅgeçvara, et dans le n° 385, le Çrījayasiṅhavarmaliṅgeçvara, rappelant de même, le second au complet,

les noms de Jaya-Harivarman et de Jaya-Siṅhavarman III. Dans le n° 402, le Çrī-indravarmaçivaliṅgeçvara paraît emprunter son nom à l'Indravarman dont nous avons fait le yuvarāja de Jaya-Siṅhavarman II.

On aura remarqué plusieurs fois dans ces vocables le mot *liṅga*. Il allait de soi que Çiva fût adoré sous la forme du liṅga à Campā comme ailleurs. Citons encore le Çarvaliṅga du n° 409, B, 4, le Çivaliṅga du n° 405, etc. Il faut relever à part, dans le vocable déjà cité de Satyamukhaliṅgadeva, le terme *mukhaliṅga* « liṅga avec visage »; dont nous trouvons peut-être encore l'équivalent dans la *liṅgadevapratimā* du n° 383.

Le Satyamukhaliṅgadeva est peut-être le même qui porte, sur une inscription antérieure de la stèle de Po Nagar, le nom de Çrībhagavatīçvaramukhaliṅga. En tout cas, celui-ci avait été érigé par Satyavarman en remplacement d'un autre *mukhaliṅga* de Çambhu que des ennemis venus par mer avaient enlevé, en brûlant le temple où il était renfermé, et qui avait été englouti par les flots dans une bataille navale. Il y avait sur l'origine de cet ancien liṅga une légende rapportée dans nos inscriptions avec un détail d'une précision tout à fait extraordinaire : la date prétendue d'une fondation fabuleuse.

Le roi qui l'aurait érigé dans le pays de Kauṭhāra[1] porte le nom de Vicitra-Sagara. La seconde partie de ce nom est bien connue comme appella-

[1] Voir ci-dessus, p. 51-52.

tion du roi dont les 60,000 fils creusèrent le bassin qui, plus tard, après avoir reçu les eaux du Gange, devint la mer, *sāgara*. La légende de Vicitra-Sagara était-elle une variante de ce mythe, propre aux pays d'outre-mer, et particulièrement à Campā? Toujours est-il que la seconde inscription de la stèle de Po Nagar, en rappelant l'œuvre de Satyavarman, précise l'époque de Vicitra-Sagara, et rapporte la première érection du liṅga à l'an 5911 *de l'âge dvāpara*. Cette énormité est répétée avec une variante dans le n° 401, provenant également du monument de Po Nagar. Ici la date paraît avoir été calculée *avant l'ère çaka;* aussi a-t-elle sept chiffres : 1,780,500. Elle ne correspond pas exactement à la précédente; elle ne tombe même pas dans l'âge dvāpara, mais dans l'âge tretā. Il ne faut pas d'ailleurs demander trop d'exactitude à une chronologie de ce genre, et une erreur portant même sur près d'un million d'années est sans conséquence.

Pour en revenir au « liṅga à visage », je citerai un passage de la *Lettre de M. Aymonier sur son voyage au Binh Thuân*[1], qui paraît se rapporter à la tour de Po Klong Garai, dans la vallée de Phanrang, où ont été relevés les nos 384-388 : « A l'intérieur de la tour..., l'idole est un liṅga sur son socle creusé en bassin avec rigole d'écoulement. Sur ce liṅga est sculptée en demi-bosse une fine tête de divinité mâle, de grandeur naturelle, portant de fines mous-

[1] *Cochinchine française, Excursions et reconnaissances*, 1885, p. 5 du tirage à part.

taches. C'est certainement Çiva. » Le liṅga dont l'érection était attribuée à Vicitra-Sagara et celui qu'érigea Satyavarman devaient être des monuments du même genre.

On sait également, par les sculpteurs des caves de Bādāmi dans le Dékhan, ce que c'était qu'une statue unique représentant Hari-Hara, ou, comme dit l'inscription d'Indravarman I, n° XXIII (393), Çaṅkara-Nārāyaṇa, ou encore, selon les termes du n° 401, à la date de 1064 çaka, sous le règne de Jaya-Indravarman II, Çrīçāna-Vishṇu : c'est un corps mâle dont les deux moitiés, droite et gauche, portent chacune des attributs différents, ceux des deux divinités réunies dans ce corps unique.

Il est difficile de dire si nos inscriptions contiennent quelque mention d'un culte rendu à Vishṇu seul. Ce ne seraient que des inscriptions tchames où le contexte, qui m'échappe, ne me permet pas de décider si Vīra-siṅha, Vikrānta-siṅha, n° 424, Rāma-deva, n° 382, Çrī-Hari-deva, n°s 420 et 395bis, sont des vocables divins ou de simples noms d'hommes. Cependant, dans le dernier, la particule *çrī*, à défaut d'un roi, semble annoncer un dieu. Je ferai aussi remarquer que le nom de Vishṇu, sans addition d'aucun autre mot sanscrit, figure au n° 394, précédé exactement des mêmes particules honorifiques en langue tchame que le nom de Çiva au n° 400. Peut-être existait-il donc un culte distinct de Vishṇu, tant à l'époque de Harivarman qu'à celle de Jaya-Sinhavarman.

Mais à toutes les époques, c'est le çivaïsme qui paraît dominant. Avec Çiva, on invoquait Gaṇeça, sous le nom de Vināyaka, nos XXVIII (408, C, 2) et 383, et l'épouse de Çiva, Umā, Bhagavatī, nos XXXIII (422), 405, etc.[1].

C'est surtout dans le temple de Po Nagar, près du fameux *mukhaliṅga* érigé par Satyavarman pour remplacer celui de Vicitra-Sagara, que la *çakti* de Çiva paraît avoir été adorée. Sur les piliers d'entrée de la tour de gauche, en particulier, des inscriptions multiples, depuis celle du général de Harivarman, 739 çaka, jusqu'à celle qui porte la date de 1197, sous le règne de Jaya-Siṅhavarman II, lui sont consacrées. Elle y porte des noms divers, parmi lesquels je relèverai seulement ceux de Bhagavatī Kauṭhāreçvarī, 409, A, 3, rappelant le pays de Kauṭhāra[2], et de Bhagavatī Matṛiliṅgeçvarī, 408, A, 1, B et C, 1. Je tiens de M. Aymônier qu'aujourd'hui encore la tour de gauche de Po Nagar renferme une statue de déesse à huit bras. C'est probablement la même qui a été comblée de présents de toute sorte par la plupart des rois de Campā dont les noms nous sont parvenus.

Le bouddhisme paraît avoir eu une bien moindre part aux faveurs officielles. Le n° XXV (396) est une

[1] Sans compter les cas où Çiva est invoqué comme époux de Pārvatī, Pārvatīçvara, n° 382. Cf. plus haut Çrībhagavatīçvara-mukhalinga.

[2] Cf. Kauṭhāradevī sur la seconde inscription de la stèle XXVI (407).

inscription bouddhique remontant au règne de Vikrāntavarman; mais le donateur est un particulier, nommé Samanta, et non un prince. Il faut pourtant signaler dans une inscription de Rudravarman sur le monument de Po Nagar, 409, A, 1, le mot *çrīparamabodhisatva* (sic) répété à satiété. Une inscription de Jaya-Parameçvaravarman II, n° 411, renferme les noms de différentes divinités bouddhiques, mâles et femelles, avec un mélange de çivaïsme que paraît trahir le rapprochement des noms Çrī-Jina-Lokeçvara et Çrī-Liṅga-Lokeçvara. Déjà du reste, sur le n° xxv (396), le nom de Çaṅkara est associé à celui de Jina. Enfin le n° 423, fragment d'une inscription qui, d'après l'écriture, doit appartenir au règne de Jaya-Siṁhavarman III, commence par l'invocation *oṃ namo buddhāya*, ce qui n'empêche pas qu'on y lise le mot *çivaloka*. Le mélange du çivaïsme et du bouddhisme est d'ailleurs un fait bien connu dans l'histoire des religions indiennes.

Remarquons surtout qu'il n'y a pas trace de pāli dans les rares inscriptions bouddhiques de Campā, non plus que dans celles de la période ancienne au Cambodge [1].

[1] De Bangkok, au contraire, M. Aymonier nous a envoyé, non seulement des inscriptions relativement modernes en pāli ou mêlées de mots pālis, mais des briques portant, gravé dans la pâte, en caractères qui paraissent assez anciens, le *credo* bouddhique en pāli, *ye dhammaheta ppabhavā*, etc. (n°s 376 à 379 de la Bibliothèque nationale). Reste à savoir, il est vrai, où ces briques ont été fabriquées.

VIII

CATALOGUE DES INSCRIPTIONS.

Ce catalogue sera double. Avant de ranger les inscriptions par règnes, en donnant une analyse ou une transcription partielle de celles qui sont rédigées en langue tchame, j'en dresserai d'abord la liste complète par ordre de numéros, avec les noms des rois sous lesquels elles ont été gravées, pour la commodité des références.

381 [1].
382. Jaya-Parameçvaravarman II.
383. Jaya-Parameçvaravarman II.
384-388. Jaya-Siṅhavarman III.
389. Jaya-Siṅhavarman II.
390. Jaya-Siṅhavarman II.
391.
392. Jaya-Parameçvaravarman II.
393. Indravarman I.
394. Harivarman.
395. Jaya-Rudravarman.
395 *bis*. Jaya-Siṅhavarman II.
396. Vikrāntavarman.
397. Indravarman I.
398. Jaya-Siṅhavarman III.
399. Vikrāntavarman.
400. Jaya-Indravarman I.
401. Jaya-Indravarman II.
402. Jaya-Siṅhavarman II.

[1] Ce numéro fait suite à ceux des inscriptions recueillies au Cambodge, au Laos et à Siam.

403. Jaya-Indravarman I.
404.
405. Jaya-Siṅhavarman III.
406. Jaya-Indravarman I.
407. Satyavarman, Vikrāntavarman, Indravarman II et Jaya-Indravarman I.
408, A, 1. Jaya-Indravarman IV; 2. Rudravarman; 3. Jaya-Indravarman II? 4. Jaya-Indravarman II? — B, Jaya-Indravarman IV? — C, 1. Jaya-Siṅhavarman II. 2. Harivarman.
409, A, 1. Rudravarman; 2. Jaya-Rudravarman; 3. Jaya-Indravarman III; 4 (*fin de B, 4*). — B, 1. Jaya-Parameçvaravarman II; 2. Jaya-Parameçvaravarman I; 3. Parameçvara; 4. Jaya-Parameçvaravarman II.
410. Harivarman.
411. Jaya-Parameçvaravarman II.
412. Jaya-Siṅhavarman II?
413. Jaya-Siṅhavarman IV et Vrashu-Indravarman.
414.
415 et 415 *bis*. Bhadravarman I.
416. Mura-Rāja.
417.
418.
419. Siṅhavarman IV?
420. Jaya-Siṅhavarman II.
421.
422. Jaya-Indravarman III.
423. Jaya-Siṅhavarman III.
424. Jaya-Indravarman III.

Comme on le voit, 7 numéros n'ont été assignés, même dubitativement, à aucun règne.

Les n^os^ 381 et 417 sont d'une écriture tout à fait moderne; nous n'avons rien à en dire.

Le n° 391 est un fragment insignifiant de deux

ou trois groupes gravés sur roche et sans rien de caractéristique au point de vue paléographique. On peut affirmer seulement qu'il est postérieur à nos deux plus anciennes inscriptions. Un petit croissant comme signe de nasalisation trahit la langue tchame.

Dans le n° 404, on ne lit que deux mots sanscrits *kaṭhāra uttara*. Ce n'est pas une inscription sanscrite à proprement parler. On en trouvera cependant le fac-similé dans les *Notices et Extraits*, sous le n° XXXIV. Son intérêt est dans le nom géographique *kaṭhāra* (elle provient du monument de Po Nagar). Les caractères paraissent assez anciens, le *t* particulièrement, qui peut remonter au VIII° siècle çaka.

Les n^{os} 421 et 418 sont certainement postérieurs au X^{e} siècle çaka. Le premier a la forme moderne du ç avec une courbure particulière du grand trait de gauche qui semble caractéristique de certaines inscriptions de Jaya-Parameçvaravarman II. J'aurais pu peut-être l'assigner hypothétiquement à ce prince. Mais elle est sans importance; j'y lis seulement entre des mots tchams les mots sanscrits *putra rāja*, construits apparemment selon un principe de la grammaire tchame. C'est ainsi, par exemple, que dans la formule fréquente *kāla çakarāja*, le composé *çakarāja* est emprunté tout formé au sanscrit, mais est construit ensuite après *kāla* dont il dépend[1]. Quant au n° 418, c'est un très petit frag-

[1] On peut comparer les faits analogues de la langue kawi. Voir Guillaume de Humboldt, *Ueber die kawi-sprache*, II, p. 73.

ment tcham gravé sur les deux faces, où je ne lis pas de ç, mais dont l'aspect général trahit au premier examen une époque moderne. Je ne le crois pas plus ancien que le règne de Jaya-Siṅhavarman III.

Reste le n° 414. On y voit les traces de 10 lignes dont la dernière seule est à peu près complète sans être d'ailleurs entièrement lisible dans la partie conservée : les autres se réduisent à de courts fragments. Le reste n'est pas simplement fruste, mais a complètement disparu par une grande éraflure de la pierre. En cet état, j'avoue en toute humilité que le monument ne m'a même pas livré le secret de la langue dans laquelle il est rédigé. On serait tenté de le croire sanscrit, moins encore pour la présence assez problématique d'une ou deux flexions qu'à cause de l'absence, dans les parties lisibles, de toute combinaison phonétique sûrement propre à la langue tchame. Mais d'un autre côté l'écriture en paraît assez moderne. Je n'y ai pas trouvé la lettre caractéristique par excellence dans l'épigraphie tchame, je veux dire le ç; mais l'aspect général rappelle tout à fait celui des inscriptions de Jaya-Indravarman III, particulièrement du n° 422, renfermant une prière rédigée dans une sorte de sanscrit macaronique. Ne serait-ce pas là le mot de l'énigme, et n'aurions-nous pas dans le n° 414 une langue du même genre? En tout cas, une inscription de 10 lignes en vrai sanscrit est chose invraisemblable à pareille époque. Tout ce que je lis

de sûr est *yukta haride* (*vo?*) à la fin de la dernière ligne[1].

Suit le catalogue des autres numéros classés par règnes. On se rappellera que les numéros précédés d'un autre en chiffres romains sont ceux des inscriptions sanscrites qui vont être publiées dans les *Notices et Extraits*, et qui ne figurent ici que pour mémoire. Dans les transcriptions partielles des inscriptions tchames figureront, outre des mots sanscrits, quelques noms géographiques vulgaires suffisamment établis, et le titre honorifique *pulyaṁ* qu'on trouvera dans l'inscription sanscrite XXVIII (408, C, 2).

MURA-RĀJA.

XX (416). Nha Trang, gros bloc de granit gravé sur deux faces; dans les rizières près du village de Vo Can, province de Khanh Hoa.

BHADRAVARMAN I.

XXI (415 et 415 *bis*). Deux inscriptions gravées sur roc dans une sorte de grotte naturelle au pied d'une colline, au Cho Dinh, province de Phu Yen.

SATYAVARMAN.

XXVI (407). Stèle placée dans le monument de

[1] Il convient de citer, à propos des inscriptions qui ne peuvent être exactement datées, les parties des n^os^ 382, 392 et 402, A, qui seront signalées plus loin comme étant d'une autre époque que l'inscription principale.

Po Nagar, province de Khanh Hoa. Plusieurs inscriptions successives. Voir Vikrāntavarman.

INDRAVARMAN I.

XXII (397). Yang Tikuh, stèle située près de la colline Da Trang, aux environs du village de Takoh, dans la vallée de Phanrang.

XXIII (393). Stèle de Glai Lomov, bosquet situé au milieu des rizières de Phanrang.

HARIVARMAN.

XXVIII (408, C, 2). 2e inscription de la face C du pilier d'entrée de gauche, tour de gauche du monument de Po Nagar, dans la province de Khanh Hoa.

410. Inscription sur briques, côté droit du vestibule d'un édicule au nord-ouest du monument de Po Nagar. Cette inscription, comprenant 7 lignes de tcham, commence par la date en chiffres de 735[1] *çakarāja*. On y lit le nom de Çrī-Harivarmma-Deva (lignes 2 et 3). A la dernière ligne, une addition postérieure avec trois chiffres, apparemment encore une date, que je lis 824. J'ai donné précédemment mes raisons à l'appui de la lecture 4 pour le chiffre des unités. Le 2 est encore exprimé par deux traits parallèles, tandis qu'il a déjà exactement sa forme moderne dans l'inscription de Jaya-Parameçvaravarman I, 409, B, 2, avant 972 çaka. Les

[1] La forme du 5 est un peu plus compliquée que celle de notre tableau.

caractères paraissent avoir aussi une forme trop ancienne pour le x^e^ siècle çaka. Telles sont les raisons qui m'ont déterminé à prendre pour un 8 le chiffre des centaines. C'est celui qui figure avec un point d'interrogation sur la première ligne de notre tableau.

394. Stèle de Glai Klong Anek, petit bosquet dans les rizières de Phanrang, entre le gros village musulman de Ram et un petit village nommé Pralau. Elle provient peut-être d'une tour dont les ruines sont apparentes dans le voisinage. L'inscription, qui est en tcham, comprend 10 lignes. Elle commence par les mots *oṃ svasti*, suivis à la seconde ligne d'une date *çakarāja* de trois chiffres, dont le premier seul est lisible. Ce chiffre est certainement un 7. Il est donc déjà très probable qu'aux lignes 4-5, le nom Çrī-Hrīvarmma-Deva (précédé à une petite distance de *rāja*), impossible comme nom de roi et comme nom d'homme, doit être lu Çrī-Harivarmma-Deva. La chose est mise hors de doute par la mention aux lignes 6 et 9 du Senāpatī (*sic*) Pañrei(?)[1], auteur réel du n° XXVIII (408, C, 2). A relever encore, à la ligne 7, *mahāvala*, à la ligne 9, *çatruḥ* (*sic*), enfin, à la ligne 8, le nom de Vishnu (*sic*).

VIKRĀNTAVARMAN.

XXIV (399). Po Nagar, stèle placée près d'une pagode annamite, sur la rive gauche et dans le voi-

[1] Voir plus haut, p. 50 et note 2.

sinage immédiat de la rivière appelée Krong Binh, dans la vallée de Phanrang. Il ne faut pas confondre cette stèle avec celle du monument de Po Nagar dans le Khanh Hoa.

XXV (396). Yang Kur, stèle brute près d'une tour en ruines, non loin du village de Chakling, au sud de la vallée de Phanrang. Inscription sanscrite suivie de quelques lignes de tcham qui seront comprises dans le fac-similé.

Stèle du monument de Po Nagar, province de Khanh Hoa, déjà citée pour le règne de Satyavarman. Plusieurs inscriptions successives. Voir encore les deux rois suivants.

INDRAVARMAN II.

Même stèle. Autre inscription.

JAYA-INDRAVARMAN I.

Même stèle. Autre inscription.

XXVII (406). Inscription sur briques, côté droit du vestibule de la tour de gauche, monument de Po Nagar, dans le Khanh Hoa.

403. Inscription sur briques, côté gauche du même vestibule. L'autre était sanscrite, au moins en partie, mais très fruste. Celle-ci, qui d'ailleurs n'est pas moins fruste, est certainement tchame. Le seul fait intéressant que j'y puisse relever est la forme ancienne du ç. Je n'ai pu trouver cette lettre dans les parties déchiffrables du n° XXVII (406). Mais les deux inscriptions paraissent être du même temps.

Le roi Jaya-Indravarman, nommé dans la première, est donc le premier de ce nom, le second employant déjà la forme moderne du *ç*.

400. Inscription tchame entourant le giron d'une petite statue de déesse dans le même monument de Po Nagar. Je n'y lis de sûr, avec le nom de Çiva (ligne 4), que celui de Çrī-Jaya-Inravarman (*sic*). Le ç a, ici aussi, la forme ancienne.

JAYA-PARAMEÇVARAVARMAN I.

409, B, 2. 2e inscription de la face B du pilier d'entrée de droite, tour de gauche du monument de Po Nagar. 5 lignes. A la première, le nom de Çrī-Jaya-Parameçvaravarmma-Deva, suivi du mot *vijaya*. A la seconde, *sudharmma*. A la quatrième, le nom de *campa* (*sic*). Un certain nombre de chiffres, qui ne sont pas des dates.

PARAMEÇVARA.

XXIX (409, B, 3). 3e inscription de la même face du même pilier.

RUDRAVARMAN.

XXX (408, A, 2). 2e inscription de la face A du pilier d'entrée de gauche, tour de gauche du monument de Po Nagar.

409, A, 1. 1re inscription de la face A du pilier d'entrée de droite de la même tour. Transcription partielle (où je donnerai, pour une fois, toutes les répétitions) :

(1) svasti . . . çrīparamabodhisatva (*sic*) . . . (2) . . . nagara campa (*sic*) . . . rudravarmma . . . (3) . . . nagara campa . . . nagara campa . . . (5) . . . çrīparamabodhisatva . . . (6) . . . nagara campa . . . nagara campa . . . (7) . . . vijaya . . . amarāvatī . . . panrāṁ . . . (8) . . . campa . . . nagara panrāṁ . . . panrāṁ . . . (9) . . . nagara panrāṁ . . . (10) . . . nagara panrāṁ . . . nagara panrāṁ (11) . . . çrīparamabodhisatva . . . nagara campa . . . (12) . . . nagara panrāṁ . . . panrāṁ . . . (13) prasāda . . . vala . . . dharmmapāda . . . çrīparamabodhisatva (14) . . . senāpatī (*sic*) . . . hīnamaddhyottama[1] . . . samastadravya . . . (15) . . . vala . . . vala . . . çrīparamabodhisatva . . . ekacchatra[2] (*sic*) (16) . . . bhajyopabhoga . . . yāṁpunagar (*sic*) . . (17) . . . yāṁpu[3] . . . (19) . . . kaṇṭhamālī[4] (*sic*) . . . yāṁpu strī . . . garbbhala (20) kshmī . . . jeshṭha (*sic*) . . . çrīparamabodhisatva . . . yāṁpunagar . . . (21) . . . çrīyuvarāja . . . jeshṭha (*sic*) putra . . . çrīparama (22) bodhisatva . . . yāṁpu . . . (23) . . . yāṁpunagar . . . yāṁpu . . . karaṇakīrttidiṇe (*sic*) (24) . . . kāla çakarāja 1006.

JAYA-INDRAVARMAN II.

401. Monument de Po Nagar. Fronton extérieur de la tour de droite. Inscription de 3 longues lignes inégales, chaque ligne formant une phrase distincte terminée par un signe de ponctuation. Transcription partielle :

(1) svasti . . . bhūpa . . . bhadravarmmā[5] nṛipaḥ . . . jaya-

[1] Les objets donnés au temple? Le redoublement de la consonne devant le *y* est ordinaire.

[2] L'un de ces objets? Un parasol.

[3] Ce mot paraît être aussi un titre.

[4] Encore un objet donné.

[5] Les mots sanscrits ont souvent dans cette inscription la forme du nominatif au lieu de celle du thème.

siṅhavarmma nṛipa . . . indravarmmā[1] . . . çrīçāna . . . liṅga . . . çatru . . .

(2) mūrtti-dve-khe-[2]çaçi jāti[3] çaçi-çara-kha-rūpe . . . devarājaḥ[4] vānaḥ (*sic*)-vānāmvaraikaḥ çaka . . . yuvarājaḥ[5] nabhaḥ-kosha[6]-khenduḥ . . . saddharma[7] . . . çaçi-rasa-kha-çaçi rāja[8] dve-sha[9]-dyu-induḥ . . . çrīçāna vedartu-kha-çaçi . . . çrīçānavishṇuḥ.

(3) . . . bhūpa vicitrasāgara . . . liṅga kauṭhāra . . . çūnyaḥ-çūnya-çaraḥ-nabhaḥ-tanu-giriḥ-murttiḥ[10] . . . çaka . . . īçaḥ

[1] Ce nom, qui n'est pas suivi du mot *nṛipa* comme les deux précédents, paraît être celui du prince dont la seconde ligne contient le *curriculum vitæ*, et qui figure dans la troisième ligne sous le nom de Çrī-Jaya-Indravarman. Les deux autres sont sans doute ceux de ses prédécesseurs.

[2] Dans les dates de cette inscription on trouve aussi certains termes sous la forme du locatif.

[3] Apparemment la naissance d'Indravarman, en 1021, si le mot *mūrti* est synonyme de *rūpa*. Voir plus bas, note 10.

[4] Indra? Quelque allusion au nom d'Indravarman? La date est 1051.

[5] Indravarman serait devenu yuvarāja en 1055 çaka.

[6] Le terme *kosha* (pour *koça*) doit avoir ici la valeur du chiffre 6. En effet les dates de la seconde ligne doivent être rangées toutes dans l'ordre chronologique, celles de l'élévation d'Indravarman à la dignité de yuvarāja et de son avènement au trône étant *mêlées* aux autres.

[7] Apparemment quelque œuvre pie (la bonne loi bouddhique?), comme celles qui sont rapportées aux deux dernières dates de la même ligne. Les trois dates sont : 1060, 1062 et 1064.

[8] Date de l'avènement au trône, 1061.

[9] Lisez *kosha*, pour *koça*.

[10] Lisez *mūrttiḥ*. Date fabuleuse, de 7 chiffres (voir plus haut, p. 67). Si le mot *mūrti* avait ici la valeur du chiffre 8, la date, comptée en arrière à partir de l'ère çaka, remonterait à un autre manvantara. Pour qu'elle tombe dans le manvantara actuel (non pas même dans l'âge dvāpara, mais dans l'âge tretā [voir *ibid.*]), il faut qu'il ait la valeur du chiffre 1, comme synonyme de *rūpa*. La date sera donc 1,780,500 ou 1,710,500 si le mot *tanu* lui-même

. . . çivaliṅga vyoma-rasa-khekaḥ[1] nṛipa. . . pakshaḥ yuge[2]. . . çrījayaindravarmma . . . vānaḥ-rasaḥ-khendu[3]. . .

XXXI (408, A, 3). 3e inscription de la face A du pilier d'entrée de gauche, tour de gauche du monument de Po Nagar. Cette inscription ne porte aucun nom de roi. Mais elle est certainement postérieure à la 2e de la même face, qui est datée de 986, sous le règne de Rudravarman[4]. C'est ce que prouve, mieux encore que sa situation, l'usage de la forme nouvelle du ç. D'autre part, elle est tout entière en sanscrit, ce qui ne permet guère de la faire descendre plus bas que le XIe siècle çaka[5]. Enfin tous les rois dont nous avons des inscriptions depuis la fin du Xe siècle jusqu'à la fin du XIIe ont fait graver des dédicaces sur les piliers d'entrée de la tour de gauche de Po Nagar. Çrī-Jaya-Indravarman II ferait seul exception. Je propose donc de lui attribuer provisoirement la 3e inscription de la face A du pilier de gauche.

408, A, 4. 4e inscription de la même face, qui sera comprise dans le fac-similé de l'inscription précédente. 3 lignes très frustes qui paraissent être en

devait être considéré comme synonyme de *mūrti* et de *rūpa*. Mais *tanu* a certainement la valeur du chiffre 8 dans le n° XXVI (407.)

[1] Lisez *khaika*. Cette date, 1060, doit rappeler, comme celles de la seconde ligne, un fait antérieur. Celui-ci doit avoir quelque connexité avec l'objet principal de l'inscription (une fondation en l'honneur de Çiva, le liṅga dont il était question déjà à la première ligne).

[2] Opposition du *yuga* actuel à celui de la première fondation?

[3] Date de l'inscription, 1065.

[4] Plus haut, p. 37.

[5] Voir p. 37.

langue tchame. Je n'ai pas voulu séparer cette inscription de l'autre; mais il semble impossible d'en rien tirer.

JAYA-RUDRAVARMAN.

395. Batau Tablah (mots tchams signifiant, selon M. Aymonier, « pierre fendue »). Grande inscription sur bloc de granit au milieu des rizières de Phanrang, comprenant 17 lignes, d'une longueur moyenne de 3^m 50 jusqu'à la 10e incluse, et de 4^m 75 à partir de la 11e, qui commence plus à gauche : la hauteur totale est d'environ 3 mètres. Transcription partielle :

(1) ... çrījayaharivarmmadeva ... çivānandana (*sic*) ... ratna bhūmi vijaya ... (2) ... çrījayarudravarmmadeva[1] ... kshatrānvaya ... 1067 ... çaka(3)rāja ... deçavijaya[2] ... çrījayarudravarmma (4) ... pāṇḍurāṅga[3] ... çrījayarudravarmmadeva ... (5) ... pāṇḍurāṅga ... vishṇumūrtti ... pāṇḍurāṅga ... (6) ... nagara campa[4] ... 1067 ... çakarāja ... vala kamvuja(7)deça[5] ... valavijaya ... pāṇḍurāṅga ... 1080 ... çakarāja ... vala kamvujadeça ... va(8)lavijaya ... (9) ... 1081 ... çakarāja ... harideva ... (10) ...

[1] Ce nom, répété aux lignes 3 et 4, tandis que le précédent ne figure qu'au début de l'inscription, paraît être celui du roi régnant : l'autre est sans doute celui de son prédécesseur.

[2] Nous avons peut-être là la mention de quelque victoire, ainsi qu'aux lignes 10 et 14. Voir surtout la note 5 ci-après.

[3] Pour *pāṇḍuraṅga*, nom sanscrit de Phanrang, répété aux lignes 5 et 7.

[4] Pour Campā. Cf. ligne 10 et ci-dessus, p. 48.

[5] Il s'agit là apparemment d'une victoire remportée sur les Cambodgiens. Cf. lignes 7-8.

nagara campa . . . valavijaya . . . (12) . . . 1083 . . . çakarāja . . . (13) . . . 1088 . . . çakarāja . . . (14) valagaṇa . . . vijaya . . . 1092 . . . çakarāja . . . (16) . . . jayahariliṅgeçvara[1].

Les sept dates, de l'ère de *çakarāja*, sont en chiffres. Pas de doute sur les deux premiers chiffres, identiques dans les sept, qui sont 1 et 0. Les deux premières dates sont entièrement identiques. Le chiffre des unités, 7, est légèrement simplifié dans la seconde. Quant à celui des dizaines, il est, la première fois, retourné de haut en bas : mais on a vu que le 6 est sujet à de nombreuses modifications[2]. Nos deux premières dates sont donc l'une et l'autre 1067. Nous savons d'ailleurs par le n° 401 qu'en remontant l'histoire de Campā à partir de 1065, on trouve un roi nommé Çrī-Jaya-Indravarman, yuvarāja dès 1055, et qui paraît avoir eu pour prédécesseur Jaya-Siṅhavarman et, plus anciennement, Bhadravarman. Il n'y a donc place pour Çrī-Jaya-Harivarma-Deva et pour Çrī-Jaya-Rudravarma-Deva que dans le dernier tiers du XI^e^ siècle. Or, dans nos sept dates, nous ne trouvons comme chiffres de dizaines, outre le chiffre 6 relevé dans les deux premières, que deux signes différents, dont aucun n'est 7. Les deux signes, les derniers sur la seconde ligne de notre tableau, avant le zéro, ne peuvent donc être que 8 et 9. Reste à savoir lequel

[1] Çiva, adoré sous un vocable qui rappelle le nom du roi Çrī-Jaya-Harivarma-Deva.

[2] Plus haut, p. 29. Les deux formes du 6 dans notre inscription sont relevées sur la seconde ligne du tableau donné à la page 27.

est 8, lequel est 9. Or, l'un de ces chiffres, le premier des deux sur notre tableau, est répété dans quatre dates consécutives, de la troisième à la sixième, l'autre ne figurant que dans la septième. Il est donc bien vraisemblable *a priori* que nos sept dates sont rangées rigoureusement dans l'ordre chronologique comme celles de la seconde ligne du n° 401 (exprimées en noms de nombre et en termes figurés), et cette vraisemblance devient déjà presque une certitude quand on remarque que, le chiffre 8 étant supposé déterminé par la succession des dizaines, on obtient sans autre hypothèse la série suivante : 1067 (lignes 2 et 6), 1080 (ligne 7), 1081 (ligne 9), 1083 (ligne 12), 1088 (ligne 13), 1092 (ligne 14).

Mais ce n'est pas tout encore. On trouvera plus bas, sous le n° 395 *bis*, une inscription du règne de Jaya-Siṁhavarman II où on lit les dates successives de son élévation à la dignité de yuvarāja et de son avènement au trône, suivies d'une date, nécessairement postérieure, qui est celle de l'inscription. Dans la dernière, le chiffre des dizaines a exactement la forme reproduite dans la colonne des 9 sur la troisième ligne de notre tableau; il est certainement identique à celui qui figure le dernier dans notre n° 395. Dans les deux premières, le chiffre des dizaines, identique pour les deux, a exactement la forme reproduite à la troisième ligne de notre tableau dans la colonne des 8. D'un tel ensemble de faits, il résulte avec une évidence absolue que ce

dernier signe est en effet un 8 ainsi que celui qui figure dans la même colonne sur notre seconde ligne, et que ceux de la colonne suivante sont des 9.

XXXII (409, A, 2). 2e inscription de la face A du pilier d'entrée de droite, tour de gauche du monument de Po Nagar. Cette inscription commence par une stance sanscrite en l'honneur de la divinité de Yāṁpunagara, *yāṁpunagarāhvayadevatā*, qui paraît être l'épouse de Çiva. Elle comprend en tout 8 lignes, dont 6 en tcham. Transcription partielle des 6 dernières lignes :

(3) . . . çrījayaharivarmmadeva . . . çivānandana[1] (*sic*) . . . ratna bhūmi vijaya . . . (4) . . . çrījayarudravarmmadeva . . . çatruvargga . . . (5) kamvuja yavana vijaya[2] . . . uttaradiça (*sic*)[3] . . . amarāvatī[4] . . . dakshiṇadiça . . . (6) pāṇḍurāṅga[5] . . . paçcimadiça . . . (7) . . . jaya . . . anekabhogo(8)pabhoga . . . yāṁpunagara[6] . . . kāla çakarāja 1092[7].

JAYA-INDRAVARMAN III.

409, A, 3. 3e inscription de la face A du pilier

[1] Mêmes formules que dans l'inscription précédente.

[2] Ici il est question de victoires remportées, non plus seulement sur les Cambodgiens, mais sur le peuple que nous appelons aujourd'hui Annamite, et auquel les Tchams donnaient le nom pouranique de Yavana. Voir p. 64.

[3] Commencement d'une désignation du lieu par les points cardinaux et relativement à différentes villes.

[4] Nom d'une ville réelle. Cf. p. 53 et p. 80, n° 409, A, 1.

[5] Voir p. 49.

[6] Voir p. 51 et n° 409, A, 1.

[7] Date identique à la dernière de l'inscription précédente.

d'entrée de droite, tour de gauche du monument de Po Nagar. Elle a 7 lignes et fait immédiatement suite à celle de Çrī-Jaya-Rudravarma-Deva, datée de 1092 çaka. Transcription partielle :

(1) svasti . . . çrījayainra(*sic*)varmmadeva . . . grāma pura vijaya . . . bhagavatī kauṭhā(2)reçvarī[1] . . . kāla çaka 1097 . . . (3) . . . kamvujadeça[2] . . . (4) . . . parameçvarī[3] . . . (5) . . . bhāgyavatī rājaputtrī . . . (6) . . . grāma pura vijaya . . . (7) . . . kāla çaka 1105.

L'inscription comprend en outre beaucoup de chiffres, dans une énumération où on lit les mots *bhājana, candana, dakshiṇā.*

XXXIII (422). Stèle rognée, trouvée à An Thuan, dans le Binh Dinh. 2 faces, A et B, comprenant, l'une 2 lignes, l'autre 3. Aucune des deux n'est sanscrite à proprement parler. La première sera cependant publiée comme offrant un curieux exemple d'une sorte de sanscrit macaronique. On lit sur la première une invocation à Çiva et Umā, et sur la seconde, à la ligne 1, le nom de Çrī-Jaya-Indravarmma-Deva. Pas de date; mais le ç étant moderne, l'inscription ne peut être antérieure au XI^e^ siècle çaka. D'autre part l'écriture n'a nullement les caractères de celle de Jaya-Indravarman IV. Enfin Jaya-Indravarman II,

[1] L'épouse de Çiva adorée sous un vocable qui rappelle le nom du pays de Kuṭhāra. (Voir p. 69.)

[2] Encore une victoire remportée sur les Cambodgiens?

[3] Ce terme paraît désigner une princesse, peut-être la donatrice effective. Cf. ligne 5.

qui monta sur le trône en 1061, ne paraissant pas avoir pris, dans ses formules de chancellerie, le titre de *deva*, il est vraisemblable que nous avons affaire ici au même roi que dans l'inscription précédente.

424. Inscription trouvée au même lieu. 2 faces, A et B, comprenant : l'une, 13 lignes, l'autre 7. On y lit trois fois le nom de Çrī-Jaya-Indravarmma-Deva, A, lignes 2 et 10, B, ligne 2. Je l'attribue encore au même roi et pour des raisons identiques. A relever, parmi les mots sanscrits, *samarabhūma* (*sic*, A, 3 et B, 3), et les noms de *vīrasiṅha*, A, 1, et *vikrāntasiṅha*, B, 1, désignant peut-être Vishṇu dans son incarnation d'homme lion[1]. Aucun autre nom divin.

JAYA-PARAMEÇVARAVARMAN II.

409, B, 1. 1re inscription du pilier d'entrée de droite, tour de gauche du monument de Po Nagar. Cette inscription, qui a 5 lignes, a été ajoutée en haut du pilier au-dessus d'inscriptions antérieures dont elle est restée séparée par un long intervalle en blanc. Elle porte à la première ligne le nom de Çrī-Jaya-Parameçvaravarmma-Deva, et à la seconde celui de la ville de Yāmpunagara, et la date de *çaka-rāja* 1155. En outre, différents chiffres et le nom de *campa* (*sic*, ligne 5).

382. Cho Dinh, marché principal de Phanrang,

[1] Cf. plus haut, p. 68.

près du chef-lieu. Fronton d'une porte de tour trouvé enfoui à 1 kilomètre environ de Cho Dinh, dans les champs (voir le n° 383). 3 lignes. Transcription partielle :

(1) svasti . . . çrījayaparameçvaravarmmadeva . . . senāpatī (*sic*) . . . rāmadeva[1] . . . sthāpanā (2) rūpa[2] . . . kālā (*sic*) çakarāja 1155 . . . (3) . . . mahendrapura . . . . .

Les derniers mots de la troisième ligne, après *mahendrapura*, sont d'une écriture différente, plus carrée, analogue à celle du n° 408, A, 1, ci-après et de plusieurs inscriptions contemporaines de celle-là ou postérieures. Elle finit par *çrīp(ārva)tīçvara*.

Sur différentes parties de la porte adjacentes à ce fronton sont gravés des caractères beaucoup plus anciens. Je crois lire d'un côté le mot *çrī*, avec un ç de forme ancienne. De l'autre, bien que la plus grande partie de cette première inscription paraisse être en tcham comme la plus récente, on trouve les restes d'une invocation sanscrite : *na(mo)... drebhyaḥ.*

409, B, 4. 4° inscription de la même face B du pilier de Po Nagar où a été relevée tout à l'heure une inscription de 1155. Celle-ci a 13 lignes sur la face B, mais paraît se prolonger et s'achever au bas

[1] Peut-être le nom du senāpati. Il n'y a dans l'intervalle que deux syllabes *yāmpu* (cf. *yāmpunagara*, un titre honorifique?). Cf. d'ailleurs p. 68.

[2] Il s'agit sans doute de l'érection d'une statue divine, peut-être celle de Çrī-Pārvatīçvara. Voir ci-après.

de la face A du même pilier, après l'inscription de Jaya-Indravarman III, datée de 1105. On trouve là en effet une quatorzième ligne, d'une écriture toute semblable à celle de la 4e inscription de B, et terminée par une date en chiffres du *kāla çakarāja*, que je lis 1148. Le chiffre des dizaines est celui qui est reproduit dans la colonne des 4 un peu au-dessous de la seconde ligne de notre tableau. On pourrait songer aussi à un 6 couché : mais nous n'avons relevé aucun autre exemple d'une modification de ce genre. D'autre part la date 1168 serait inattendue dans une inscription qui débute, comme on va le voir, par celle de 1112 : si celle-ci est, comme il semble, la date d'une victoire remportée par l'auteur de l'inscription, Jaya-Parameçvaravarman II, ce roi aurait eu un règne singulièrement long. Nous trouverons encore avec le même nom, dans le n° 383 ci-après, deux dates présentant le même chiffre de dizaines, qu'il faudrait lire 1162 et 1169. Enfin il est vraisemblable *a priori* que la 4e inscription de 409, B est antérieure à la 1re : on ne gravait sans doute une inscription nouvelle au-dessus d'inscriptions antérieures que lorsqu'il n'y avait plus de place au-dessous. Or la date de la première est 1155.

La dernière ligne, au bas de la face A, est très fruste ainsi que la plus grande partie de l'inscription de la face B. Transcription partielle :

(1) svasti . . . çrījayaparameçvaravarmmadeva . . . (2) . . . vijaya . . . çakarāja . . . 1112 . . . kamvuja . . . (3) . . . vraḥ

pada[1] çrījayavarmmadeva . . . sarvvadvipa . . . (4) . . . çarvvaliṅga . . . kamvuja . . (5) . . . çakarāja . . . 1123 . . . pulya(m̃)[2] çrī . . . (6) . . . campa (*sic*) . . .

383. Cho Dinh, marché de Phanrang. Montant d'une porte de tour trouvé avec le n° 382, sur lequel a été relevée déjà une inscription de 1155. En l'absence d'autres restes de la tour, on peut croire que ces fragments ont été déplacés. Deux faces, l'une plus étroite, comprenant vingt lignes d'une énumération avec chiffres, l'autre plus large, comprenant vingt et une lignes, dont la dernière se termine par le nom de Çrī-Jaya-Parameçvaravarmma-Deva. On trouve sur la même face deux dates *çaka* que je lis 1142 (ligne 14) et 1149 (ligne 17)[3]. Le mot *kamvuja* est aux lignes 6, 8, 10 et 11, la seconde fois suivi de *deça*, et la dernière fois précédé de *senāpatī* (*sic*). Le mot *yvan*, à la ligne 13, est la forme vulgaire du nom des Annamites, qui est en sanscrit *yavana*[4]. A relever aussi le nom de *siṅhapura* (ligne 5) et celui de *campa* (*sic*, ligne 15), bientôt suivi de *vijaya*. Fondations çivaïtes : *liṅgadevapratimā* (ligne 2), *çrīvināya*(sic)*punaḥsthāpanā* (ligne 18). A la ligne 19, les mots *sarvva dravya*, bientôt suivis de *upabhoga deva*.

[1] Sur cette formule cambodgienne et sur le nom de roi qui suit, voir plus haut, p. 60.

[2] Titre honorifique, voir p. 94, note 2.

[3] Cf. ci-dessus, n° 409, B, 4, p. 90. On trouve, il est vrai, sur la petite face, un chiffre assez semblable au 4 de la troisième ligne du tableau ; mais l'écriture de cette face diffère de celle de la grande et paraît être d'une autre époque.

[4] Voir plus haut, p. 61.

392. Stèle de Lomngœu, à l'embouchure de la rivière de Phanrang. La stèle avait été transportée là pour servir de borne entre deux villages. Depuis, elle a été enlevée par les missionnaires qui l'ont placée dans la chrétienté. Une face comprenant quinze lignes, mais martelée de caractères chinois de grande dimension, œuvre postérieure des conquérants Annamites. Les quatre premières lignes présentent une écriture différente de celle des onze autres et probablement plus ancienne, quoique le ç y ait la forme moderne aussi bien que dans les lignes suivantes. A la ligne 5, première de la seconde écriture, se lit le nom de Çrī-Jaya-Parameçvaravarmma-Deva. Bien que l'inscription soit sans date, on ne peut songer au premier roi de ce nom, à cause de la forme du ç, et je ne vois rien qui empêche d'attribuer ce monument au même prince que les précédents. A relever, à la ligne 6, le nom, probablement divin, de *çrī(ca)mpeçvara*, et peut-être, à la ligne 10, celui de *çrīpa(rameç)va(ra)*; enfin, aux lignes 10-14, une désignation de lieu par les quatre points cardinaux, où se rencontre le nom d'*Īçānavarman*, précédé du titre *pulyaṁ*, et le mot *nagara*, précédé une fois de *humā* et une fois de *ruma* (noms propres de villes?)[1].

411. Binh Dinh, pagode de Kim Choua, près de la citadelle. Inscription de vingt-huit lignes. Nom de Çrī-Jaya-Parameçvaravarmma-Deva (lignes 3 et 4). Non seulement le ç est moderne, mais tous les ca-

[1] Pour *humānagara*, cf. les nos 384-388.

ractères sont carrés comme à la fin de la dernière ligne du n° 382 et dans les numéros ci-après. L'inscription ne peut donc être d'un roi antérieur à celui des premiers numéros de la présente série. Elle peut être du même et doit en ce cas appartenir tout à fait à la fin de son long règne. Elle est fruste en partie; mais on y lit aisément les noms de divinités bouddhiques, mâles et femelles, auxquels sont mêlés sans doute les noms ou les titres d'un ou deux personnages réels. Je relève : *çrī-l(i)ṇgalokeçvara* (lignes 2 et 3), *çrījina* (5), *parameçvarī . . . çubhapatnī yajana* (6-7), *çrījinavṛiddheçvarī* (8), *çrījinalokeçvara* (11-12), *çrībhadra . . .* (13), *. . . lokeçvara* (16), *çrīsaugatadeveçvara* (18-19), *jagaddharavarmma*[1] (19), *çrījinadevadevī* (24-25), *çrījina* (27).

JAYA-INDRAVARMAN IV.

408, A, 1. Première inscription de la face A du pilier d'entrée de gauche, tour de gauche du monument de Po Nagar. Cette inscription, qui comprend seize lignes, a été ajoutée en haut de la face A du pilier de gauche, au-dessus des inscriptions antérieures, comme celle de Çrī-Jaya-Parameçvaravarmma-Deva, datée de 1155, l'a été en haut de la face B du pilier de droite. Les caractères en sont carrés et semblables à ceux du n° 411 ci-dessus et de la fin du n° 382. Transcription partielle :

[1] Nom d'un prince. Cf. le nom d'Içānavarman dans l'inscription précédente.

Oṃ namaç çivāya.

(1) svasti... paramaratnāṅgaṇā[1] (*sic*) pulyaṁ[2] ratnāvalī ... sūryyadevī[3] ... vijaya ātma (2) ja (*sic*) ... çrījayainra (*sic*) varmmadeva paramodbhava ... yāṁpuçrī[4] paramaratnastri (*sic*) ... paramasaundaryya (3) atitaralāvanya (*sic*) saubhāgya mahāvaidagdha (*sic*) sahita ... ra(4)shunandana[5]... paramasvāmibhārttā (*sic*) ... paramasyārūpa[6] sahaja saujā(5)ti (*sic*) mahāçūrābhimāna paramaçakti çānti çīla çobha tyāga ... kevala ... rasabhogo(6)pabhoga ... samastabhoga ... sādhanā (*sic*) ... sa(7)mastapuṇya ... dānadānādhika ... prakṛita (*sic*) prāsāda ... yāṁpunagara pratishṭha (*sic*) bhagavatī mā(8)ṭriliṅgeçvari[7] ... yāṁpuçrī yajana ... ratnāvalī samastaparibhoga[8] gaja (9) dāsa dāsī gaṇā (*sic*) ... kshetra ... inra (*sic*) varmma[9] ... (10) ... ratnāvalī ... yāṁpunagara ... çaka ... vasu-yasun(dh)a-

[1] Cf. 2, pour *strīratna*, qu'on rencontre ailleurs (n° 389).

[2] Titre honorifique (cf. p. 91, note 2) placé ici devant un nom de femme (Ratnāvalī). Ce nom revient plusieurs fois à la fin de l'inscription, ainsi que dans 408, B, ci-après, et dans 408, C, 1, p. 96.

[3] Sūryadevī est-elle la même que Ratnāvalī et la fille du roi Çrī-Jaya-Indravarma-Deva?

[4] La fortune de Yāṁpunagara (cf. p. 51)? Comme épithète laudative? La suite est, en effet, un éloge en termes sanscrits. Le mot revient pourtant à la ligne 8.

[5] Nom propre? La joie de la famille de Rashu? Cf. plus bas (p. 104, n° 413) la famille de Brashu ou Vrashu. Peut-être le nom de l'époux de Ratnāvalī, dont l'éloge viendrait ensuite.

[6] Lisez *paramāsyarūpa*.

[7] Vocable sous lequel l'épouse de Çiva reçoit ici de nouveaux hommages et de nouveaux présents. On lui élève une statue (*pratishṭhā*).

[8] Énumération de biens sacrés.

[9] Apparemment un prince, comme Īçānavarman dans le n° 392, et Jagaddharavarman dans le n° 411. Peut-être le yuvarāja qui, d'après le n° 395 *bis*, devint roi sous le nom de Jaya-Siṅhavarman (II).

(11)rādhara-çaçi-çaçādhara (*sic*)-dhara[1] ... ratnāvalī ... yāmpunagara ...

Les cinq dernières lignes paraissent une énumération. On y rencontre un certain nombre de chiffres et, çà et là, des mots tels que *kaṇṭhābhūshita suvarṇṇamaya* (12), *çikshāpara çrīdèvadāsī* (14), et encore les noms de *Ratnāvalī* (13-14) et de *Yāmpunagarà* (14).

408, B. Inscription unique sur la face B du même pilier. Huit lignes avec beaucoup de chiffres qui ne sont pas des dates. Même écriture. A la deuxième ligne : *bhagavatī mātṛiliṅgeçvarī;* à la première, *pulyaṁ ratnāvalī ... sūryyadevī.*

Nous retrouverons encore le nom de *Ratnāvalī* sur la première inscription de la face C, dont l'écriture est aussi toute semblable : mais celle-là portant la date de 1197, nous la réservons pour la série suivante. Il se pourrait d'ailleurs que celle-ci fût du même temps. Dans la précédente même, la date de 1178 pourrait être celle d'un fait déjà ancien au moment de l'inscription. Cependant, les trois inscriptions, commençant chacune par *svasti*, sont bien distinctes, et la place de 408, A, 1, était en tout cas ici, à cause du nom royal qu'elle nous fait connaître.

[1] Le mot *dhara* commande le composé et se rapporte à *çaka* (cf. ci-après 398). La date est 1178. On remarquera les allitérations poussées jusqu'au jeu de mots.

420. Binh Dinh. Inscription de Phu Son, composée d'une ligne en demi-cercle. Caractères carrés assez analogues à ceux dont il vient d'être parlé[1]. On y lit le nom du roi Çrī-Jaya-Siṁha (*sic*) varmma-Deva et les mots *çrīharideva*[2] et *dharmma*, suivis d'une date en chiffres : 1191.

408, C, 1. Première inscription de la face C du pilier d'entrée de gauche, tour de gauche du monument de Po Nagar. Cette inscription, de quatre lignes, a été ajoutée, comme celle de la face A, au-dessus d'inscriptions antérieures, et les caractères, ainsi que je l'ai annoncé[3], en sont tout semblables.

Les noms de *Ratnāvalī* et de *Yāmpunagara* se retrouvent à la ligne 3 avec les mots *sarvva dravya*, et le vocable divin de *Bhagavatī Mātṛiliṅgeçvarī*, à la ligne 4, avec la date *kāla ça(ka)rāja 1197*. A la ligne 1, le nom de *Panrāṁ*.

395 *bis*. Batau Tablah, dans la plaine de Phanrang. Grande inscription de 3m 20 de long sur 1m 10 de haut, comprenant quatre lignes, sur la « pierre fendue » où a été relevée la grande inscription n° 395[4]. Caractères carrés, analogues à ceux des inscriptions précédentes. Transcription partielle :

[1] Ci-dessus, p. 93.

[2] Ici il est permis de croire que le mot *çrī* précède un nom divin. L'inscription serait donc en l'honneur de Vishṇu? Voir encore 395 *bis* (ci-après, p. 97) et p. 68.

[3] P. 95.

[4] Voir p. 83.

(1) svasti ... indravarmma[1] ... çrīharideva[2] ... (2) ... pulyaṁ[3] çrīyuvarāja ... çaka 1181 ... rājya ... rājanāma ... (3) ... çrījayasiṁhavarmmadeva ... panrāṁ ... çaka 1187 ... rājābhisheka ... (4) ... indravarmma.... panrāṁ ... çaka 1199 kshama (*sic*)[4] karuṇā çānti ... sarvvadaṇḍa.

389. Stèle trouvée sur le tertre de Phanrang, au sud de la vallée de Phanrang, du côté des monts du cap Padarang, sur la rive droite du Krong Biuh, affluent de la rivière principale. Deux faces (A et B), l'une de seize lignes, l'autre de sept. Quatre écritures différentes, quoique du même temps. La première est celle des huit premières lignes de A. Les huit dernières lignes de A et les trois premières de B sont en caractères plus carrés. Les lignes 4-7 de B forment deux autres inscriptions en caractères arrondis, mais plus petits dans les lignes 4-6. Transcription partielle :

Première écriture. — (A, 1) svasti. oṁ namaç çivāya. çaka rāja 1200 ... 2) ... indravarmma[5] ... (3) ... divyadevī

[1] Ce personnage est sans doute celui qui devient yuvarāja en 1181 et roi en 1187 sous le nom de Çrī-Jaya-Siṁhavarmma-Deva (cf. le n° 401, où le roi Jaya-Indravarman II figure d'abord sous le simple nom d'Indravarman). Mais le même personnage ne peut plus porter le nom d'Indravarman en 1199. Il s'agit donc, sans doute, à la ligne 4, d'un autre Indravarman. Le premier pourrait être celui qui figure à la ligne 9 du n° 408, A, 1. Cf. p. 94 et note 9.

[2] Cf. n° 420, p. 96, note 2.

[3] Le titre honorifique, souvent relevé, placé ici devant le titre de *yuvarāja*.

[4] Commencement d'un court éloge.

[5] Cette inscription ne renferme aucun nom royal. Le nom d'*Indravarman* y désigne probablement le même personnage qu'à la fin

... yāṁpu[1] rāja (4) ... sūryyalakshmī[2] ... pāṇḍurāṅgeça[3] ... (5) ... vijaiya[4] (*sic*) ... saundaryya rūpa ... samastaçāstrāga (6) ma ... karuṇā ... indravarmma ... sthāpa (7) nā ... bhūmivijayā ... ātmaja ... samastabhogo (8) pabhoga ...

Deuxième écriture. — (A, 9) ... nagara ... (10) māhendra (*sic*) varmma ... senāpatī (*sic*) pāṇḍurā (11) ṅgeça ... dharmma[5] ... santāna ... vridā (*sic*) ... yamā (*sic*, 12) çakti ... harijeshṭha (*sic*) rājaputrī ... svargga ... (15) samastabhoga ... karuṇā ... indravarmma ... (B, 3) ... strīratna ...

Troisième écriture. — (B, 4) çakarāja 1200 ...

Quatrième écriture. — (B, 7) ... 1200.

402. Pilier intérieur de gauche, tour de droite du monument de Po Nagar. Deux faces (A et B), A, qui a quatre lignes, paraît être une inscription plus ancienne, où je ne puis lire, avec quelques chiffres qui ne sont pas des dates, que les mots *liṅga* et *nagara*. Elle est d'ailleurs trop fruste pour qu'on puisse essayer d'en fixer, même approximativement, la date par des arguments paléographiques. B commence par la formule *oṃ namaç çivāya*, et comprend en outre six lignes, où se lit encore le nom d'*Indravarmma* (ligne 2), celui de *Çrīharideva* (3), suivi bientôt de

de l'inscription 395 *bis*, antérieure d'un an seulement. Ce nom se retrouve aux lignes 6 et 15 de la même face A. Mais qu'est-ce que celui de *Mahendravarman* à la ligne 10?

[1] Voir p. 51, note 2.

[2] Cf. à la ligne 3 *divyadevī* et à la ligne 12 *harijyeshṭharājaputrī*; enfin à la ligne 3 de B *strīratna*.

[3] Ce nom, à la ligne 11, est précédé du mot *senāpati*.

[4] Commencement d'un éloge.

[5] Même observation.

çilāvandha vijaya, et enfin le vocable çivaïte, emprunté au nom d'*Indravarman*, de *Çri-indravarmma-çivaliṅgeçvara* (4-5). Les caractères, tout pareils aux caractères carrés dont il a été déjà plusieurs fois question, et le nom de *Çrīharideva* (cf. nos 420 et 395 *bis*) me font croire que cet *Indravarman* est le même que celui des inscriptions précédentes.

XXXV (390). Stèle trouvée dans une grotte sur le mont Chœk Yang, au nord-est de la vallée de Phanrang. Courte inscription çivaïte qui sera publiée comme spécimen tardif d'une invocation sanscrite dépassant un peu l'étendue du banal *oṃ namaç civāya*. Aucun nom de roi, mais à la fin d'une seconde partie en tcham : *kāla çakka* (sic) *rājanīye* (sic) *1185*. L'inscription doit émaner de quelque particulier; car l'écriture diffère beaucoup de celle des inscriptions de Jaya-Siṅhavarman II.

412. Inscription de la citadelle de Binh Dinh. Je crois, au contraire, y retrouver les caractères carrés de cette époque, autant qu'on en peut juger par les quinze lignes frustes et complètement illisibles de ce monument.

JAYA-SIṄHAVARMAN III [1].

398. Stèle portant le nom de Po Sah, près du village de Chakling, au sud de la vallée de Phanrang. Deux faces (A et B) contenant, l'une, outre l'invocation *oṃ namaç çivāya*, vingt-deux lignes,

[1] Voir p. 41 les raisons qui m'ont déterminé à distinguer ce roi du précédent.

l'autre neuf. Caractères assez différents de ceux des inscriptions précédentes, et tout semblables à ceux des inscriptions suivantes. Les dix-huit premières lignes de A sont seules achevées : la ligne 19 n'a pas les signes souscrits; les trois dernières lignes et la face B tout entière n'ont aucun signe souscrit ni suscrit. Transcription partielle :

(A, 1) svasti ... kshatrānvaya ... çrīharijītātmaja[1] ... paramātmaja ... çrīja(2)yasiṅhavarmmadeva ... rājādhirāja ... udumvarapushpa-kshīravarsha ... pitta dvipa[2] çrī (...) dhirāja[3] ... (3) ... rājamahishī ... rājaputrī ... parameçvarī ... (4) ... rājaputrī çriharijitā (5) tmāja ... rājamahishī ... kulottama ... (...) devī ... çrīharijitātmaja ... (6) ... janmotpatti ... çaka ... kosha-vilaeka-rūpa[4] ... çaka ... amvara-çodhana-çodha (7) naçitāñçu[5] ... çrījayasiṅha-varmmadeva ... çubharūpa (sa) mpanna[6] ... samastaguṇagaṇa ... kshatriya ... (8) yogyāyogya hitāhita ... magnanimarddanaripugaṇādi ... raṇaraṅga ... çrījayasiṅhavarmmadeva ... (9) ... nagara ... vijaya ... çaka ... bhu(10)ja-bhuja-dvaya-rūpa[7] ... pulyaṁ ud-

[1] Le *t* et l'*ā* forment un groupe; donc *ātmaja* est en composition avec *harijit* (malgré la faute de saṃdhi). Même observation aux lignes 4 et 5. Cf. ci-après, nos 384-388.

[2] On remarquera ces curieux ingrédients.

[3] Il n'y a pas là place pour un nom propre. Çrī-Jaya-Siṅhavarma-Deva est bien le seul nom royal de l'inscription (lignes 1-2, 7 et 8).

[4] 1196. Ce serait, d'après les mots précédents, une date de naissance.

[5] 1220. On voit que le terme *çodhana* ne peut avoir d'autre valeur que celle du chiffre 2.

[6] Ici commence un éloge qui se continue à la ligne suivante, apparemment celui du roi.

[7] 1222. Date d'une victoire remportée près d'une ville qui serait nommée à la ligne 9?

dhṛitasiṅhavarmma[1] ... çaka ... tri-ço(dha)na-çodhana-çītāṃçu[2] ... pulya(m̃) uddhṛitasiṅhavarmma (11) ... paramasaundaryyarūpalāvanya (*sic*)[3] paramaçubhanimāna ... samastāyuddha (*sic*) paramavaidagdha (*sic*) ... samastāgama ... dharmmā (12) dharmma yogyāyogya hitāhita ... çivasiddhānta paramaçivabhaktātireka (*sic*) keva (13) la gurubhakti pitṛibhakti mātṛibhakti ... pulyaṃ uddhṛitasiṅhavarmma ... samastavibhava ... rājacaritahe (14) tu ... udyoga ... dharmma ... samastāgama ... samastarasabhogopabhoga... (15)... rasabhogopabhoga ... (sa) mastapuṇya ... (16) ... āçrama samasta samāsta (*sic*) ... janagaṇa (17) ... dūra-dūrgga (*sic*) ... (18) ... janagaṇa ... āhāra ... maraṇāvahana ... pulyaṃ (19) ud(dhṛi)tasiṅ(ha)varm(ma) ... paramaramaṇīya ... (20) ... janagaṇa ... p(u)l(yaṃ) ud(dhṛi)tas(i)ṅ(ha 21) va(r)m(ma ...

(B, 1) ... janagaṇa ... paramajananajanaka ... paramarā(2)jādh(i)rāja ... çaka ... sap(ta)-locana-locana-çaçabh(ū)shaṇa-bh(ū)shaṇa[4] ...

384-388. Tour nommée Po Klong Garai. C'est le plus beau monument ancien de la plaine de Phanrang. Il est situé à 4 kilomètres à l'ouest du chef-lieu, sur une petite colline contournée par la route mandarine et dominant la rive gauche de la rivière principale. Cinq inscriptions sur les parois de droite et de gauche de deux portes, l'une intérieure, l'autre

[1] Nom d'un prince de la famille royale? Il se retrouve à la même ligne et aux lignes 13, 19, 20, toujours précédé de *pulyaṃ*.

[2] 1223.

[3] Nouvel éloge très développé. Probablement celui d'Uddhṛitasiṅhavarman.

[4] Le second *bhūshaṇa* commande le composé et en fait un adjectif qui se rapporte à *çaka* (cf. ci-dessus, 408, A, 1). Ici encore l'allitération est poussée jusqu'au jeu de mots. La date est 1227.

extérieure, et sur une pierre isolée. Écriture identique dans les cinq et toute semblable à celle du n° 398 ci-devant. Le n° 385 (pilier de droite de la porte extérieure) a trois faces (A, B, C) de quarante, quarante et une et quarante-deux lignes. A commence par *oṃ namaç çivāya*. Voici une transcription partielle de ses quatre premières lignes :

(1) svasti . . . çrī(2)jayasiṅhavarmmadeva[1] . . . çrīharijit-paramātmaja . . . indrava(3)rmma[2] paramodbhava . . . parameçvarī[3] . . . gaurendralakshmī paramapura . . . (4) . . . çrījayasiṅhavarmmaliṅgeçvara[4] . . .

Suit une énumération où reviennent constamment les noms des quatre points cardinaux : *dakshiṇā* et *uttara*, *pūrva* et *paçcima*, et le mot *nagara*, très souvent précédé de *humā* (*humānagara* (?) [cf. n^os^ 405 ci-après et 392 ci-devant]). Dans la seconde moitié seulement, quelques chiffres. La face C contient la suite de l'énumération de A, avec quelques chiffres également. Enfin la face B porte au commencement et à la fin les noms de Çrī-Jaya-Siṅhavarmma-Deva et de Çrī-Harijit. Tout le reste est une longue énumération sans chiffres, peut-être une liste d'esclaves sacrés : il y aurait à relever, entre une foule de noms indigènes, le nom sanscrit de *Vāyudeva* (ligne 37).

[1] C'est le même roi que dans l'inscription précédente, puisqu'il est, lui aussi, fils de Çrī-Harijit.

[2] Cet Indravarman est donc différent, selon toute vraisemblance, de celui qui figure dans les inscriptions de Jaya-Siṅhavarman II.

[3] Ce titre doit appartenir à la princesse nommée ensuite.

[4] Vocable de Çiva emprunté au nom du roi.

Le n° 388 (pilier de gauche de la porte extérieure) a pareillement trois faces (A, B, C) contenant une énumération analogue à celles de 385, A et C, avec un certain nombre de chiffres. Dans le n° 384 (pilier de droite de la porte intérieure) nous trouvons au contraire une liste analogue à celle de 385, B. Entre une foule de noms indigènes, il y aurait à relever le nom sanscrit de *Sūryya* à la ligne 10, et, à la ligne 5, les noms, probablement ethniques, de *yvan* (*yavana*, Annamite) et *javā* (Java). L'énumération de 386 (pilier de gauche de la porte intérieure) est de nouveau analogue à celles de 385, A, C et de 388, A, B, C; elle contient des chiffres. Dans 387 (pierre séparée), rien à relever.

405. Stèle ou pilier renversé devant la tour de gauche du monument de Po Nagar (province de Khanh Hoa). Deux faces (A et B) de vingt-cinq et douze lignes. Écriture très semblable à celle des inscriptions précédentes, et contenu analogue à celui de 384-388. Le Çrī-Jaya-Siṁha(*sic*)varmma nommé à la ligne 10 de la face B (assez fruste) est donc celui qui régnait en 1220. On peut lire sur la même face, à la ligne 4, les mots *çivaliṅga . . . sthāna bhagava(tī)* et, à la ligne 11, celui d'*Indravarmma*, qui se retrouve à la ligne 3 de A, précédé, à la ligne 2, des mots *liṅga bhagavatī*. De la ligne 4 à la ligne 25 de la même face, on suit une énumération analogue à celle de 385, A, C, etc., avec chiffres, mention fréquente les points cardinaux et retour du mot *nagara*, également précédé de *humā*.

423. Lang Kiem Ngoc, province de Binh Dinh. Fragment de stèle. Deux faces (A et B), comprenant, l'une l'invocation *oṃ namo buddhāya*, plus cinq lignes, l'autre huit lignes. A relever : dans A, *kshatriyān-vaya*[1] (1), *viçvāsa deva* (2), (*pa*)*ramodbhava* (3); dans B, *çivaloka*[2] (3), *kshatriya* (4), *sampūrṇa* (sans redoublement du *ṇ*) . . . *triñçalakshaṇa* (sic), et surtout, à la ligne 1, les mots *muṇāshṭa* (sic)[3] *-rūpa-rūpa*, suivis, à la ligne 2, du mot *çaka*, c'est-à-dire la date de 1187. Mais c'est sans doute le rappel d'une date ancienne[4]. L'écriture paraît toute semblable à celle des inscriptions de Jaya-Siṅhavarman III.

JAYA-SIṄHAVARMAN IV.

413. Stèle sur la montagne nommée Nui Ben Lang, province de Binh Dinh. Trois faces, A de neuf lignes, B et C de dix lignes. Les lignes sont très courtes, surtout dans A et B. C est la face principale, où l'inscription commence par le mot *svasti*. Ensuite vient, à la ligne 2, le mot *sūnnu* (sic), suivi, aux lignes 3-5, de Çrī-Jaya-Siṅhavarmma-Deva *brashu-vañsha* (sic), et, aux lignes 8-9, de Çrī-Vrashu-Indravarmma-Deva. Ce dernier nom, ne renfermant pas le titre *jaya*, est peut-être celui du yuvarāja. Le mot écrit une première fois *brashu*, une seconde

[1] Le nom du roi « de la caste des Kshatriyas » se trouvait sans doute dans la partie disparue de cette ligne ou d'une des deux suivantes.

[2] Confusion connue du çivaïsme et du bouddhisme.

[3] Cf. dans le n° 398 *bhaktātireka*, *vaidagdha*.

[4] Comme celui de la date 1196 dans le n° 398, qui comprend d'autres dates allant jusqu'à 1227.

fois *vrashu*[1], est peut-être un nom tcham de la famille royale. Sur la face B (lignes 4-7), on lit *çaka candraḥ-triyaḥ-pañca-maṁgala* (sic), c'est-à-dire la date de 1358[2]. A relever encore *rāja dve triñsha* (sic)[3] (A, 6), *nāmma* (A, 7), *vala gaja* (A, 10), *çatru* (B, 8).

419. Fragment d'inscription provenant de la province de Binh Dinh. Quatre fragments de lignes. A relever, à la ligne 3, *çivagrāmma* (sic). Ce redoublement fautif de la consonne rappelle ceux de l'inscription précédente (*sānnu*, *nāmma*). On trouve aussi un *t* pareil[4] à celui de 413, et les deux écritures sont, dans leur ensemble, assez analogues. Cette dernière inscription pourrait donc être aussi du XIV^e^ siècle çaka.

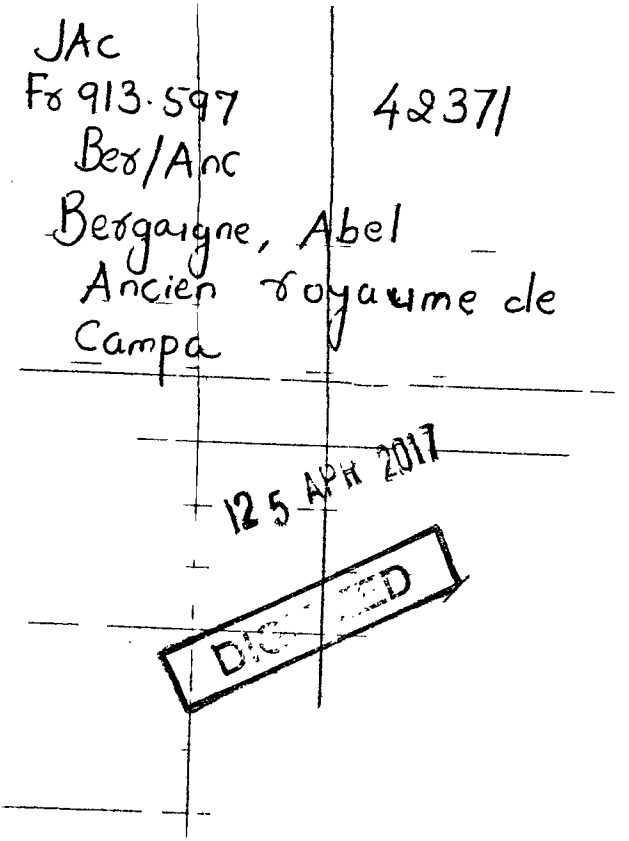
NOTE ADDITIONNELLE.

Depuis la publication de ce mémoire dans le *Journal asiatique*, j'ai eu l'occasion de communiquer à M. Georges Bühler les fac-similés des deux plus anciennes inscriptions sanscrites de Campā (voir p. 15 et 16). M. Bühler, dont l'autorité est si grande en matière d'épigraphie indienne, n'a trouvé rien d'exagéré dans l'antiquité que je leur attribue. Pour la première, il m'a suggéré une lecture qui rend inutile l'hypothèse d'un mot *cama*, désignant les Tchams (voir plus haut, p. 46). L'idée que le nom indien de Campā aurait été choisi pour rappeler un nom indigène préexistant reste donc une

[1] Cf. *rashu-nandana* (n° 408, A, 1).
[2] L'ordre des termes est renversé. Voir p. 14.
[3] Date de l'avènement? 32 pour 1332?
[4] Voir p. 24.

simple conjecture, qui pourrait être appuyée seulement sur l'origine probable du nom de *yavana* appliqué aux Annamites (voir p. 61-62). Le nom royal contenu dans la même inscription doit être lu, non *Mura-rāja* (p. 31), mais probablement *Māra*, et, après revision de ce texte, d'une lecture malheureusement très difficile, je suis beaucoup moins sûr que ce nom désigne l'auteur même de l'inscription. Quoi qu'il en soit, le monument garde, par le fait seul de son ancienneté, une importance exceptionnelle.

00042371



Digitized with financial assistance from
Dr. Devangana J. Desai
on 14 February, 2019